





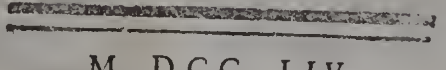
LA DANSE
ANCIENNE
ET
MODERNE
OU
TRAITE' HISTORIQUE
DE
LA DANSE.

Par M. DE CAHUSAC, *de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.*

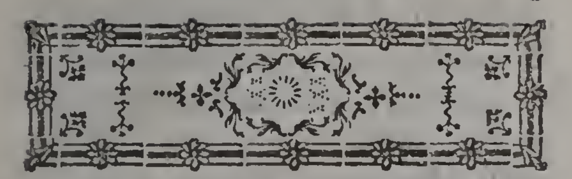
TOME SECOND.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME.



M. DCC. LIV.



TRAITÉ
HISTORIQUE
DE LA DANSE.

****

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE I.

Epoque du plus haut point de gloire de l'Art.

LEs Rois ont toujours ſous leur main un moyen aſſuré de diſtraire les regards de la multitude des opérations du Gouvernement ;

mais il n'eſt point de Souverain, qui ait ſçu employer ce moyen d'une maniere plus efficace qu'Auguſte, ni dans des circonſtances auſſi délicates.

En prenant les rênes de l'Empire, il ſentit les avantages que pouvoit lui procurer le goût des Romains pour les Spectacles publics, & il fonda ſur leur magie, la tranquillité de ſon Regne. *

* Je ne crois point haſarder, dans tout ce que je vais dire, une ſimple conjecture.

1°. Le goût qu'Auguſte témoigna pour le Spectacle nouveau de Pylade & de Batyle parut ſi vif que quelques Auteurs (*Suidas*) lui en ont attribué l'invention.

2°. Preſque tous les Hiſtoriens s'accordent a dire, que les Spectacles des Pantomimes furent les principales cauſes de l'aſſerviſſement des Romains.

3°. Il n'en eſt point qui n'accorde à Auguſte la connoiſſance profonde des hommes, & de l'art de les gouverner.

Les Théâtres, déja établis, étoient beaucoup pour ses vûes. Il sentit cependant que des nouveautés heureuses produiroient un effet encore plus grand. Les Spectacles anciens sont pour le Public comme une vieille habitude : il les voit, il les suit, parce qu'il est accoûtumé de les voir & de les suivre. Leur privation seroit une peine ; leur jouissance n'est qu'un médiocre plaisir.

Un genre inconnu a les attraits d'une Maîtresse nouvelle. On se passionne pour des représentations, dont on n'avoit point l'idée. Le goût se ranime, le charme de l'impression excite & soutient l'enthousiasme. On ne voit, on ne veut voir que ce seul Théâtre. On alloit aux autres. On court

Le plan, dont je parle, devoit couler nécessairement de ces deux sources.

à celui-ci. Les plus grands objets ſont oubliés. Il ne s'agit plus, dans les cercles, dans les familles, dans les lieux publics, que du Spectacle en vogue.

Auguſte preſſentit ces effets. Il commença par mettre la Danſe à la mode. Il l'aimoit, ou, ce qui revient au même pour le Public, lorſqu'on regne, il feignit de l'aimer. De ce moment, il parut honorable de s'en occuper ; puiſque l'Empereur s'en occupoit lui-même.

Eſope & Roſcius, qu'on venoit de perdre, avoient laiſſé un vuide immenſe dans le Théâtre déja connu. Il étoit difficile de le remplir. L'Empereur imagina qu'un genre, qui feroit oublier l'ancien, ſuppléeroit encore mieux au défaut de ces grands Acteurs, qu'un remplacement douteux & peut-être impoſſible.

Il ne ſe trompa point dans ſes conjectures. Il protégea Pylade & Batyle *, & Rome bientôt occupée de ce ſeul objet, ne tourna plus ſes regards vers le gouvernement qu'Auguſte lui avoit ravi.

A meſure que Pylade & Batyle ſe diſputoient les ſuffrages des Romains, ceux-ci entraînés par le charme du Spectacle, le voyant avec aſſiduité & n'en ſortant jamais ſans tranſport, ne purent ſe rendre compte mutuellement de leur impreſſion, ſans entrer dans des diſcuſſions qui bleſſoient l'amour-propre. L'enthouſiaſme eſt

* Quelques Auteurs trompés, comme on l'a déja dit, par le goût qu'il montra pour la *Danſe Italique*, l'en ont crû l'Inventeur. S'ils avoient approfondi ſes vues, ils auroient découvert les motifs de la protection qu'il accorda à la Danſe, dans cette politique fine qui étoit dans ſon caractère.

une fiévre de l'esprit. Il est bouillant, emporté, exclusif. Les Spectateurs qui étoient enchantés de Pylade, écoutoient avec impatience les éloges extrêmes qu'on donnoit à Batyle ; & les partisans de celui-ci étoient outrés des succès de Pylade.

Deux partis se formerent ainsi rapidement, & les cabales du Théâtre, comme l'avoit prévu l'Empereur, étoufferent toutes les autres. Rome se vit divisée en *Pyladiens* & en *Batyliens*, ennemis déclarés ; toujours prêts à se nuire, & plus émue peut-être que s'il s'étoit agi alors de l'Empire, elle fut plus d'une fois sur le point d'en venir aux mains, pour régler les rangs des deux *Pantomimes*.

Auguste, en suivant son plan de politique, avoit honoré la Danse,

& les Danſeurs par l'établiſſement d'une loi, qui avoit été reçûe avec un applaudiſſement univerſel. Elle accordoit aux Pantomimes le privilége dont jouiſſoient les Citoyens, de ne pouvoir être condamnés au fouet, qui étoit la peine des Eſclaves. Il les avoit de plus ſouſtraits à la juriſdiction des Magiſtrats & des Préteurs, pour les ſoumettre immédiatement à la ſienne.

Tout cela avoit jetté du luſtre ſur l'état des Pantomimes, & ſembloit annoblir aux yeux de la multitude les querelles que leurs Repréſentations excitoient dans les deux partis. Tant qu'ils reſterent dans une ſorte d'équilibre, Auguſte les laiſſa ſe débattre, ſe ridiculiſer, ſe déchirer mutuellement; mais une circonſtance qui intéreſſoit le bon ordre, ou

peut-être ſon amitié pour Mecéne *, l'engagea de ſe déclarer pour un tems en faveur du parti de Batyle.

. Pylade avoit été ſifflé par une cabale violente. Un grand Seigneur de Rome en étoit le chef, & ne s'en cachoit pas. Le *Pantomime* outré le joua ſans ménagement, dans la Repréſentation ſuivante. Ses partiſans applaudirent à cette inſolence. Le Seigneur joué jettoit feu & flammes, & le parti de Batyle ne parloit de rien moins que de brûler le Théâtre de Pylade, & de le maſſacrer lui-même.

Auguſte appaiſa ce mouvement, qui étoit ſur le point de devenir une véritable ſédition, en banniſſant pour un tems Pylade qu'il

* On en trouvera les motifs dans le Chapitre ſuivant.

vouloit sauver, & qu'il espéroit faire servir encore à ses vûes.

C'est à cette occasion, qu'après avoir reçu de la bouche même de l'Empereur l'ordre de quitter Rome, Pylade osa lui dire : *Tu es un ingrat. Que ne les laisse-tu s'amuser de nos querelles ?*

La disgrace de Pylade calma d'abord les *Batyliens*, & en imposa au parti contraire. Les gens cependant qui se croyoient les plus sages des deux côtés, réfléchirent sur cet événement, & ils se communiquerent leurs observations.

Ils trouvoient une injustice, qui alloit jusqu'à la tyrannie, dans l'exil d'un homme public, qui étoit devenu nécessaire aux plaisirs de Rome. Il ne lui restoit plus de liberté que dans ses Spectacles, & Auguste avoit la barbarie de la lui ravir.

Ce diſcours paſſa de bouche en bouche, & fit une impreſſion étonnante. Les *Pyladiens* & les *Batyliens* ſuſpendirent leur haine mutuelle, pour en réunir tous les traits contre un tyran, qui, diſoient-ils, cherchoit à les accabler chaque jour de nouveaux fers.

Quelques loix utiles que l'Empereur fit publier alors, trouverent le peuple dans cette diſpoſition. Juſtes ou injuſtes, on ne les examina point; on ne vit que la main de laquelle elles étoient parties. On s'aſſembla, on s'aigrit, on couroit aux armes. Auguſte fit revenir *Pylade*, & le tumulte ceſſa. On ne parla plus de loix, d'injuſtice, de tyrannie. Ce ne furent que transports de joie. Le Peuple, les Sénateurs, la Nobleſſe ne pouvoient ſe laſſer de bénir la

main bienfaisante, qui leur rendoit le plus célébre & le meilleur Danseur de la terre.

Que de ressources heureuses n'a-t-on pas dans la frivolité des hommes, pour leur faire adorer même le joug qu'on leur impose! c'est moins sa pesanteur qui les blesse, que la maniere mal-adroite dont ont la leur fait sentir. Auguste n'eut la main sure, vers la fin de son regne, que parce que l'habitude de regner & la connoissance des hommes, la lui avoient rendu légére.

CHAPITRE II.

Détails sur Pylade & Batyle.

ON trouve dans le caractère particulier de chacun de ces deux

hommes célébres la cause premiere de la diversité de leurs compositions, & celle de leur sort, si différent l'un de l'autre, pendant tout le cours de leur vie. J'entre dans cet examen, parce qu'il peut être utile à l'Art & servir de leçon aux Artistes.

Pylade étoit impétueux, brusque & fier. Toujours occupé d'idées nobles, la tête remplie des actions les plus belles de l'antiquité, son penchant devoit nécessairement tourner son génie vers les plus grands tableaux; dont son imagination étoit sans cesse frappée.

Comme il ne sortoit d'une composition, que pour se plonger dans un nouvel enthousiasme; lorsque ses yeux s'ouvroient sur les objets dont il étoit entouré, ils lui sembloient si petits, qu'il

les appercevoit à peine. Auſſi parloit-il à ſes Camarades comme à des ſujets, au Public aſſemblé comme à une armée dont il auroit été le Général, à l'Empereur lui-même, comme s'il n'eût été qu'un homme.

Il eut des admirateurs, des partiſans, des enthouſiaſtes, & ne pouvoit avoir des amis. Son génie, le feu de ſes compoſitions, la vérité de ſon exécution cauſoient de l'étonnement, aſſerviſſoient les Spectateurs, les entraînoient juſqu'au reſpect; mais il étoit ſans intrigue, par conſéquent ſans cabales. Il ne voyoit qu'en *grand*; le moyen qu'il ſe pliât à tous les petits ſoins qu'exige la Cour. Tout ce qui ſentoit la baſſeſſe, lui paroiſſoit inſupportable; comment ſe ſeroit-il ménagé des protecteurs?

Batyle avoit l'eſprit badin, gai, leger, plein de feu, & de jolies ſaillies. Telles devoient être ſes compoſitions. Ce n'étoit dans tout ce qu'il exécutoit qu'images vives & riantes, que tableaux peints par la main légere des Graces, deſſinés par l'Amour, animés par la volupté. Les traces qui en reſtoient dans ſon imagination, rendoient ſon humeur égale, ſa converſation gaie, ſon commerce facile. Souple, complaiſant, adroit, il faiſoit dans le même tems une révérence profonde, diſoit un bon mot, & rioit d'une plaiſanterie qu'on lui adreſſoit; quoiqu'il ſçût très-bien qu'elle étoit mauvaiſe.

Il avoit commencé par être Eſclave, & avoit fait dans cet état ſon apprentiſſage de complaiſance. Il mérita la faveur de ſon Maî-

tre, parce qu'il avoit des talens, de la politeſſe, de l'eſprit. Mécéne ne ſe ſeroit pas laiſſé ſéduire par de moindres avantages; mais pour s'acquérir la bienveillance de la foule des grands Seigneurs, Batyle avoit ſenti qu'il lui falloit d'autres reſſources.

Il les trouva dans ſa ſoupleſſe, dans une liberté effrenée de mœurs, dans une facilité extrême à ſe prêter ſans difficulté aux parties de plaiſir les plus libertines, dans les ſoins qu'on pouvoit exiger de lui, ſans craindre de l'offenſer, pour négocier, lier, ou rompre les tendres commerces de Rome.

Avec ces ſecours, il ne pouvoit pas manquer de ſe faire un nombre infini de partiſans, une foule d'amis & autant de protecteurs qu'il y avoit pour-lors de grands

Seigneurs, mal élevés & ſans mœurs, à la Cour d'Auguſte.

Dans les intervalles que laiſſoient à Pylade & à Batyle les jours de relâche & les ſuccès continus de leurs compoſitions, le premier s'occupoit à faire des recherches profondes ſur ſon art, à les écrire, à les rendre utiles *. Le ſecond ſoupoit vraiſemblablement dans les petites maiſons des environs de Rome, ne ſongeoit qu'au plaiſir, & avoit l'adreſſe de le faire ſervir à ſa fortune.

L'un ne cherchoit qu'à étonner, qu'à forcer l'eſtime, qu'à ſubjuguer l'admiration. Il mépriſa les intrigues, ſe roidit contre les cabales & en fut ſouvent la victime.

* Il avoit écrit un livre profond ſur la Danſe, que nous n'avons plus. Voyez Athenée, liv. 1. chap. 17.

L'autre ne vouloit qu'amuſer. Son but unique étoit de plaire. Peu délicat ſur le choix des moyens, ils lui étoient tous bons pourvu qu'ils fuſſent ſûrs. Il écarta loin de lui les tempêtes, il en ſouleva de terribles contre Pylade, lui fut toujours inférieur, & marcha conſtamment ſon égal.

Il mourut, & Pylade pendant quelque tems, reſta ſeul maître ſans contradiction du champ de la gloire; mais ſa fierté, ou ſon humeur, mirent bientôt de nouveaux obſtacles à ſa tranquillité.

Un jour qu'il repréſentoit *Hercule furieux*, il s'apperçut que ſa Danſe, qui caractériſoit l'action qu'il avoit à peindre, faiſoit murmurer les Spectateurs. *Fous*, leur cria-t-il en s'approchant des bords du Théâtre, *ne voyez-vous pas que je repréſente un fou?* Précé-

demment en jouant le même rôle chez l'Empereur, pour mieux rendre les fureurs d'Hercule, il avoit jetté ses flêches sur l'Assemblée, & l'Empereur avoit applaudi à cette extravagance, ou par un rafinement de politique, ou par un excès de bonté. On juge bien que Pylade ne fut pas plus circonspect en présence du Peuple. Ses flêches lancées au milieu des Spectateurs, en blesserent quelques-uns, en effrayerent plusieurs, & les revolterent tous.

Tant qu'on verra des hommes supérieurs dans leur Art, qui fixeront sur eux l'attention des autres ; on verra aussi l'orgueil & l'envie s'épuiser en efforts pour détourner les regards de la multitude & pour la forcer, s'il leur est possible, à briser l'idole qu'elle s'est choisie.

Entre mille ressources que la malignité leur suggere, il en est une que la foiblesse, la légereté, l'inconstance du Public rendent presque toujours infaillible. Ils ont sur ce point l'expérience de tous les siecles.

Ainsi lors qu'une continuité de grands succès éleve un homme à talens au-dessus de tous ses Contemporains : quand les traits lancés sur ses compositions, les ridicules donnés à sa personne, à ses partisans, à ses entours ne balancent plus son mérite ; on cherche alors quelque homme nouveau pour l'opposer à l'ancien. On le désigne comme un objet d'espérance. Il faut l'encourager, le sécourir, le porter. C'est pour soi-même, dit-on, qu'on travaille.

La multitude écoute, repéte,

applaudit ; elle s'échauffe par dégrès juſqu'à trouver bon ce que peu de jours auparavant elle ne jugeoit que mauvais, ou tout au plus médiocre. On répand alors des bruits qu'elle ſaiſit avec avidité : la bruſquerie, l'humeur, la fierté du ſujet que l'on veut détruire, la douceur, la modeſtie, la politeſſe du Candidat qu'on cherche à établir paſſent de bouche en bouche. Après tous ces préparatifs, le moment arrive, l'impulſion eſt donnée. Le Public la ſuit, & toujours extrême dans ſa faveur comme dans ſa haine, il s'aveugle, s'enyvre & s'égare.

Rien n'eſt moins ordinaire dans ces circonſtances, que de voir la multitude s'arrêter dans des bornes raiſonnables. Je n'en connois qu'un exemple dans l'Hiſtoire des Arts. Je vais le rapporter. Puiſſe-

t-il en pareille occasion, être toujours suivi !

CHAPITRE III.

Dispute entre Pylade & Hylas.

PYlade avoit cultivé les dispositions qu'il avoit apperçues dans un de ses éleves qu'on nommoit Hylas. Ce jeune homme joignoit à une belle figure beaucoup d'ambition, qu'on prit pour du zéle, un désir extrême de se distinguer qu'on confondit avec le feu du grand talent, une grande souplesse dans l'esprit, qu'on nomma douceur de caractère.

C'est sur cet homme que les ennemis de Pylade jetterent les yeux, d'abord pour balancer ses succès & bientôt après pour l'anéantir lui-même.

Hylas ne sçavoit cependant, & il ne pouvoit faire que ce que Pylade lui avoit enseigné. Si celui-ci n'avoit point paru, l'autre n'eût jamais été qu'un Danseur au-dessous du médiocre. Incapable par lui-même de se frayer des routes nouvelles, il ne connut jamais que celles que son Maître lui avoit ouvertes. Hylas avoit quelque talent : Pylade étoit un génie.

N'importe. On prôna le premier, tandis qu'on desservoit sous main le second : les applaudissemens, qui vrais ou factices, sont, à la longue, la régle constante des jugemens de la multitude, augmentoient chaque jour en faveur d'Hylas & diminuoient pour Pylade. Déja on se partageoit : l'un arrivoit, l'autre étoit sur le point de partir, & c'est un avantage qui fait presque toujours

la premiere fortune des gens à talens.

Pylade ſupportoit en homme ferme cette diſgrace. Hylas en jouit en jeune étourdi. Sans ménagement, ſans pudeur, cabalant à découvert contre ſon bienfaiteur, lui raviſſant chaque jour quelque portion de gloire, il voulut enfin conſommer l'ouvrage de ſa réputation par un coup hardi, qui anéantit ſans retour un vieux Athélete, dont il ſe croyoit le rival, & qui ne le regardoit que comme un foible écolier, plus digne de pitié que de colère.

L'orgueilleux oſa défier ſon Maître. Le défi fut accepté, le ſujet choiſi, & le jour pris.

Rome entiere en mouvement, ſollicitée, pouſſée par la faction d'Hylas court en foule au Théâtre. Il s'agiſſoit de repréſenter

Agamemnon. Pour exprimer la grandeur de ce Roi, le jeune Pantomime entre sur la Scéne avec un cothurne qui le rehausse, s'éleve encore avec force sur la pointe des pieds, & parvient en effet, par cet artifice, à paroître beaucoup plus grand que la foule d'Acteurs dont il étoit entouré.

La Jeunesse Romaine transportée de ce coup de génie, crie au miracle. Les Dames les plus belles battent des mains. On admire, on se passionne, on s'écrie. *Hylas est divin.* C'est le mot qui court.

Pylade paroît alors avec une contenance noble & fiere. Sa danse grave, ses bras croisés, ses pas lents, ses mouvemens quelquefois animés, souvent suspendus, ses regards tantôt fixes sur la terre, tantôt tournés vers le ciel, peignoient

peignoient un homme occupé des plus grandes choses, qu'il voyoit, qu'il pesoit, qu'il comparoit en Roi.

Les Spectateurs frappés de la justesse, de la dignité, de l'énergie d'une peinture si expressive, entraînés hors d'eux-mêmes par un mouvement unanime, poussent un cri d'admiration, après lequel il ne fut plus possible de revenir à l'idole qu'on vouloit établir. *Jeune homme*, dit alors froidement Pylade en s'adressant à Hylas, *nous avions à représenter un Roi, qui commandoit à vingt Rois. Tu l'as fait long : je l'ai fait grand.*

L'Empereur avoit semblé ne prendre aucun intérêt à cette dispute, & il s'en étoit cependant occupé. Il avoit paru voir indifféremment le procédé d'Hylas, dont

il avoit prévu la défaite; mais il l'attendoit à la premiere occaſion, pour le punir d'une maniere qui pût être utile à l'Art, & prévenir déſormais la fatuité des Artiſtes.

L'inſolence du jeune Pantomime ne fit pas attendre Auguſte long-tems. Outré de dépit, il cabala encore: ſa trame qu'on épioit, fut découverte, & l'Empereur ſans abroger la Loi qu'il avoit publiée en faveur de la Danſe, & s'en écartant pour cette fois ſeulement, ſans qu'elle pût tirer à conſéquence; ordonna qu'Hylas fût fouetté dans tous les lieux publics de Rome. Bel exemple de juſtice qui ſuppoſoit dans l'Empereur une fermeté d'autant plus louable, que les Romains paroiſſoient alors bien plus attachés à leurs Hylas, qu'à leur ancienne liberté.

CHAPITRE IV.

Troubles excités à Rome par les Pantomimes.

AUguſte ſe ſervit toujours utiſement des Spectacles qu'il avoit établis. Il avoit prévû les troubles qu'ils exciteroient, les diſputes qu'ils feroient naître, les mouvemens tumultueux qu'ils pourroient ſuſciter. Sa prévoyance préparoit ainſi une nourriture continuelle & peu dangereuſe à l'inquiétude naturelle des Romains. Il tenoit dans ſa main les mouvemens ſecrets de la machine, qu'il avoit expoſée à leurs regards. Toujours maître des cauſes, il étoit sûr auſſi de prévenir ou d'arrêter à ſon gré les effets.

Comme il ne devoit ſon adreſſe qu'à la prudence, il eut le coup d'œil preſque toujours juſte. Il forma un bon plan général, & le ſuivit. Il étoit politique.

Tibere qui lui ſuccéda, crut trouver ſa sûreté dans un excès de rafinement qui devoit la lui faire perdre. Sans projet fixe, parce qu'il n'en voyoit point ſans inconvéniens, il en formoit chaque jour de nouveaux, & n'en ſuivoit conſtamment aucun. Comme il avoit plus de ruſe que de prudence, il alla preſque toujours plus loin que le but. Il n'étoit que fin.

Cet Empereur, qui avoit le malheur de ne pas aimer les Arts, n'apperçut point l'objet qu'avoit eu ſon Prédéceſſeur dans l'établiſſement des théâtres de Danſe. Il ne vit de ce ſpectacle, que le

frivole, l'utile lui échappa. Auguſte en avoit ſagement retenu la ſur-intendance. Tibere la dédaigna imprudemment, ſans cependant la rendre aux Préteurs. *

Il arriva, de là, que la licence des Pantomimes, que rien ne contenoit, devint extrême, & que les troubles qu'ils exciterent devoient paroître fort dangéreux. La multitude s'étoit paſſionnée pour eux juſqu'à la fureur; leurs jalouſies furent pouſſées juſqu'à

* *Tac. Ann. lib.* 1. *cap.* 77. Actum de eâ ſeditione apud patres, dicebanturque ſententiæ, ut Prætoribus jus virgarum in hiſtriones eſſet. Intercedit Halerius Agrippa Tribunus plebis increpituſque eſt Aſinii Galli oratione, ſilente Tiberio, qui ea ſimulacra libertatis ſenatui præbebat. Valuit tamen interceſſio, quia divus Auguſtus immunes verberûm hiſtriones quondam reſponderat, neque fas Tiberio infrigere dicta ejus.

la violence ; leur audace juſqu'à la licence la plus effrénée.

Il n'y avoit guéres de jour que quelque perſonne diſtinguée ne fût l'objet de leur malignité. Un Pantomime avoit l'effronterie de jouer publiquement un Sénateur, & le Peuple applaudiſſoit à cette inſolence. L'Empereur craignit que cette hardieſſe ne montât bien-tôt juſqu'à ſa Perſonne.

A la fin du ſpectacle, les Acteurs ou irrités ou enorgueillis de la diverſité de leurs ſuccès ſe battoient, s'égorgeoient derriere le théâtre. Les Spectateurs échauffés de la repréſentation prenoient parti, en venoient aux mains, & un objet d'amuſement, devenoit une occaſion continuelle de tumulte *. Les Gardes qu'on en-

* Theatri licentia, proximo priore anno cœpta gravius tunc eripuit, occi-

voyoit pour calmer le déſordre prenoient ſouvent parti dans la querelle. Les Centurions, les Soldats, les Tribuns, le Préteur lui-même, étoient tués ou bleſſés, dans ces combats de tous les jours.

Tibére trembla que de pareils mouvemens ne dégeneraſſent à la fin en des factions funeſtes au trône.

Ces deux motifs qu'il maſqua du prétexte des mœurs, l'engagerent à bannir tous les Pantomimes. Leurs Théâtres furent fermés ; mais les ordres de l'Empereur furent mal exécutés, malgré les rigueurs qu'on en avoit à

ſis non modò è plebe, ſed militibus, Centurione, vulnerato Tribuno, Prætore ac cohortis, dum proba in Magiſtratibus, & diſſentionem vulgi prohibent.

craindre. Les maiſons des Particuliers devinrent les aſyles des Acteurs ; on ſe raſſembla dans toutes les familles, pour jouir des repréſentations ſecretes qu'on ne pouvoit plus voir ſur des Théâtres publics. La familiarité entre les Spectateurs & les Danſeurs devint chaque jour plus grande. Ils ſe mêlerent ſur ces petits Théâtres de ſociété & tout fut bientôt Pantomime bon ou mauvais.

C'eſt dans cet état que Caligula trouva Rome, lorſqu'il prit les rênes de l'Empire. J'ai dit que Tibére n'avoit apperçu que le côté frivole des Spectacles. Son Succeſſeur n'en connut que la partie la plus groſſiere. Il r'ouvrit les Théâtres publics des Pantomimes que Tibére avoit fermés. Sous un pareil maître, on peut juger quelle dût être la baſſeſſe des Courti-

ſans, l'aviliſſement du Sénat, le goût de la multitude. Le Théâtre, pendant ſon regne, ne fut plus qu'une école odieuſe de libertinage ; les Pantomimes, qu'une troupe infâme proſtituée ſans ceſſe à la débauche des Romains; l'art, qu'un vil inſtrument dont ſe ſervoit la fortune, pour combler de biens des perſonages ridicules dont rien ne réprimoit l'inſolence. *

Des ſéditions nouvelles excitées à leur occaſion avoient forcé Néron de les éloigner. Ce monſtre, plus effeminé encore que l'infâme Caligula, les rappella bientôt, pour s'aſſocier à leurs débauches.

* Nunc ſtatim revocatis hiſtrionibus, equis, gladiatoribus, & aliis hujuſmodi rebus immodicè pecuniam impendens. *Senec. de irâ*, *lib.* I. Voyez *Dion. Caſſ. in Caligul.*

Ils jouirent dès-lors, juſqu'au regne de Domitien, d'une aſſez grande tranquillité, & de la plus haute faveur; mais l'audace de Pâris, qui oſa ſouiller le lit de l'Empereur, enhardit ce Prince à les chaſſer tous de Rome. Cette peine qu'ils méritoient par leurs déſordres n'eut rien de flétriſſant, parcequ'elle partoit de la main d'un homme injuſte. Domitien traitoit les Pantomimes, comme il avoit traité les Philoſophes. Il ne ſentoit ni le prix de la ſageſſe, ni les avantages du plaiſir. L'humeur & non l'amour de l'ordre avoit dicté ſes deux Décrets. Il proſcrivoit la Danſe, parce qu'il avoit reçu une injure perſonnelle d'un Danſeur; & il pourſuivoit les Philoſophes, parce qu'il avoit été toujours fatigué des préceptes de la Philoſophie. Il répudia ſa

femme, & fit maſſacrer Pâris *. Ce Pantomime formoit un jeune éleve qui avoit une partie de ſes talens, & par malheur pour lui quelques-uns de ſes traits. Cette reſſemblance lui fut fatale. L'Empereur le fit inhumainement aſſaſſiner, & n'allegua que cette malheureuſe reſſemblance, pour juſtifier une action barbare que rien ne pouvoit excuſer.

Les Pantomimes furent rappellés, au moment que Domitien ferma les yeux. Ils ſe ſoutinrent, & s'affermirent juſqu'au regne de Trajan ; mais cet Empereur crut faire une action utile, en ôtant

* Uxorem Domitiam Paridis hiſtrionis amore deperditam repudiavit, &c. Diſcipulum Paridis pantomimi, impuberem adhuc & tunc maximè ægrum, quod arte formâque non abſimilis magiſtro videbatur, occidit. *Suet. cap.* 3. *&* 10.

aux Romains un Spectacle que l'indécence avoit rendu méprisable. Pline loue cet Empereur, d'avoir exécuté, du consentement du Peuple, un projet que Tibére, Néron & Domitien, avoient eu bien de la peine à lui faire supporter : oseroit-on le de dire ? plus l'amour que les Romains * avoient pour Trajan rendoit facile l'exécution d'une loi, dont on avoit toujours murmuré jusqu'à lui ; plus ce Prince étoit blâmable de prendre, dans les circonstances où il se trouvoit, le parti de tous, le moins digne d'un homme qui regne.

Les Théâtres de Danse n'étoient

* Obtinuit aliquis, scilicet Tiberius, Nero & Domitianus, ut spectaculum pantomimarum populus Romanus tolli pateretur .... rogatus es tu, Trajane, quod cogebat alius...... *Plin. pan. ch.* 46.

devenus nuisibles, que, parce que la licence les avoit corrompus. Il falloit que Trajan se servît du pouvoir qu'il s'étoit acquis sur l'esprit & le cœur de ses sujets, pour purger ce Spectacle de toutes les indécences qui le déshonoroient, pour y ramener le bon ordre, pour rendre les Pantomimes plus circonspects dans leurs plaisanteries, plus retenus dans leurs tableaux; &, s'il étoit possible, plus habiles dans leur art.

La médiocrité ne sçait que détruire. Le génie corrige, reforme, & sçait tirer ainsi le plus grand des avantages de l'excès même du désordre. Pline, dans cette occasion, a loué son Héros en Courtisan. Il auroit dû le blâ-en Philosophe.

CHAPITRE V.

Honneurs & Privileges accordés à la Danse.

AUguste rendit les Pantomimes égaux aux Citoyens, en leur accordant le privilege de ne pouvoir être punis comme les Esclaves.

En les mettant sous sa Jurisdiction immédiate, en interdisant aux Préteurs celle qu'ils avoient naturellement sur eux, ainsi que sur le reste du Peuple, il les mit au-dessus des Citoyens ordinaires, & se conserva d'ailleurs par-là des moyens faciles de porter l'art à la plus grande perfection & de le faire servir à ses vûes. Les peines & les récompenses

ſont les reſſorts les plus sûrs des actions des hommes. L'Artiſte qu'on punit ou qu'on récompenſe à propos, va toujours dans ſon art plus loin que tous les autres.

C'eſt en ſuivant ſon plan, qu'Auguſte qui avoit exilé Pylade, pour réprimer ſon audace, lui déféra des honneurs extrordinaires, pour couronner ſes ſuccès. Il lui accorda le titre de *Décurion* *, qui étoit celui qu'on donnoit aux Sénateurs, lorſqu'ils par-

* Inſcription qu'on trouve dans un Ouvrage imprimé en 1736. qui a pour titre : *Antiquitates ſacræ & civiles Romanorum*, explicatæ, autore M.A.V.N. *D. M. Theocriti. Augg. lib. Pyladi pantomimo honorato. Splendidiſſimis. Decurionalib.* ORNA. *Grex Romanus ob. merita ejuſ. Titul. memoriæ poſuit.* Sur le bord on lit ces mots, *Curante Callopodio locatore.* Il y a une ſtatuë de chacun des côtés, ſur l'une on voit le mot *Jonia*, & celui de *Troadas* ſur l'autre.

toient pour les Provinces. Dans les ſuites, quelques Empereurs allerent encore plus loin, & nous voyons, dans des Monumens anciens, que des Pantomimes furent élevés à la dignité de Prêtres d'Apollon, toujours briguée par les noms les plus illuſtres *.

Mais tous ces titres n'auroient été qu'une vaine fumée ſans la conſidération publique, qui eſt le premier des honneurs & le ſeul réel peut-être, parce qu'il n'a preſque jamais pour principe que le talent ſupérieur ou les vertus éminentes.

J'aime à voir Auguſte & Marc-Auréle, qui ſont de tous les Empereurs Romains les deux à qui

* Voici l'Inſcription qu'on trouve dans Dempſter ad Roſ. p. M. 327.

M. Aur. Aug. lib. Acildo. Septentrioni Pantomimo ſui temporis primo ſacerdoti Apollinis.

il ſeroit le plus glorieux de reſſembler, honorer l'art dans la perſonne des grands Artiſtes ; mais j'éprouve un ſentiment plus vif encore, lorſqu'en parcourant les Annales de Rome, je vois le Peuple, les Sénateurs, la Nobleſſe courir avec empreſſement au-devant de Pylade, l'entourer, le ſuivre dans les ruës, & reconnoître par cet empreſſement honorable, la ſupériorité que le génie & les talens doivent avoir dans l'opinion des hommes, ſur la naiſſance, la fortune, & les dignités.

Ces honneurs que l'uſage avoit perpétués en faveur des ſucceſſeurs de Pylade, aigrirent & devoient irriter Tibére. * Je ne ſuis

* Multa decernuntur, ex quibus maximè inſignia ; ne domos pantominorum ſenator introiret, ne egredientes in publicum equites Romani cingerent,

point ſurpris que cet Empereur les ait reprouvés par une loi expreſſe. L'Hiſtoire qui nous peint tous les grands Rois occupés ſans ceſſe à cultiver, à honorer les arts, nous montre auſſi tous les Princes médiocres * tremblant toujours qu'on ne faſſe trop en faveur des meilleurs Artiſtes. Cette différence eſt l'ouvrage conſtant de la nature. Elle inſpire aux uns une défiance continuelle pour tout ce qui paſſe leur niveau, & aux autres une douce ſympathie

aut alibi quam in theatro ſpectarent. *Tac. An. lib.* 2. *ch.* 77.

* Je ne parle ici de Tibére que rélativement à mon objet; que certainement il a mal ſaiſi. Peut-être ſeroit-il aiſé de prouver qu'il n'a pas eu des vûes plus juſtes ſur beaucoup d'autres. On ſera ſans doute ſurpris que j'oſe le mettre au rang des Princes médiocres. Il eſt vrai qu'il eut une maniere à lui d'être méchant homme, & mauvais Roi.

pour tout ce qui s'éleve au-dessus de l'espece commune.

Sous l'Empire des premiers, le défaut d'émulation, le mauvais goût, la prudence même concourent à la chûte des Arts. C'est Tarquin qui coupe les têtes de pavot plus élevées que les autres.

Sous l'Empire des seconds, l'ame s'éleve, l'esprit s'ouvre, le génie se dévéloppe. C'est la chaleur du soleil qui fait éclore les germes de la Terre.

Il y a trente ans, que les sciences, les talens, les beaux arts étoient totalement inconnus dans le Nord de l'Allemagne. La Prusse, soumise à un Gouvernement Militaire, n'avoit encore eu que des Souverains guerriers. Sous de pareils Maîtres, elle fut quelquefois redoutable, & jamais florissante. Le Ciel lui a donné un héros Philosophe. Elle

s'eſt éclairée, polie, illuſtrée, ſans ceſſer d'être guerriere. Le Roi de Pruſſe entraîné par ce penchant, ſi naturel aux hommes extraordinaires, pour les beaux arts, les a appellés dans ſa Capitale, & ils y fleuriſſent. Il a ſur pied cent cinquante mille hommes, pour défendre ſes droits, & toutes les Langues ſçavantes de l'Europe, pour publier ſa gloire.

CHAPITRE VI.

Cauſes de la Décadence de l'Art.

LA Danſe honorée par Auguſte fit les plus grands progrès, pendant le regne de cet Empereur. Proſcrite par Tibére, elle devint un plaiſir défendu, qui n'eut beſoin que d'un art médiocre pour

plaire. Les Patriciens donnerent un aſyle dans leurs Palais, les ſimples Citoyens dans leurs Maiſons, aux Danſeurs qu'ils craignoient de perdre. Devenus les Commenſaux des Romains, mêlés dans les familles, montrant l'art & l'exerçant conjointement avec leurs éleves, tout fut dès-lors confondu ; on n'apperçut plus de diſtance entre l'Artiſte, qui auroit dû ſeul profeſſer l'art, & le Citoyen qui n'auroit dû que l'encourager & en jouir.

Il y a une grande différence pour les effets, entre les honneurs que l'on fait bien d'accorder à l'art du Théâtre, & la familiarité qu'on fait très-mal de prodiguer aux gens qui l'exercent. Plus on honore les ſuccès, plus les applaudiſſemens, les diſtinctions élevent l'art, & plus il s'achemine vers la

perfection. Son aiguillon le plus vif eſt l'eſpoir de la gloire.

La familiarité au contraire, ſans trop honorer l'art, diſſipe, énerve, perd l'Artiſte. Que peut-on eſpérer d'un homme à talens que ſes premiers ſuccès ont mis à la mode, qui vit dans le ſein des familles les plus conſidérables comme l'Enfant de la maiſon, qui n'a plus rien à faire pour captiver les ſuffrages, qui poſſede par de-là ce qu'il pouvoit prétendre ? Il eſt devenu le Juge de ſes Juges.

Pylade n'étoit familier avec perſonne : il ne tutoyoit point de Sénateur : aucun des Chevaliers Romains n'étoit ſon camarade. Il fut le premier Danſeur de la Terre. Ses ſucceſſeurs furent familiers avec les plus grands Seigneurs de Rome : ils étoient compagnie chez les Dames de la Cour de Tibére,

de Caligula, de Néron : les Bourgeoises se boursilloient, pour faire leur partie. Ils ne furent presque tous que des Danseurs médiocres.

Cela n'empêcha pas qu'ils ne tournassent plus de têtes encore que leurs premiers Maîtres n'en avoient subjuguées. On admiroit, on honoroit les uns. On courut, on idolâtra les autres. A mesure que l'art baisse, le goût s'altere.

Les Romains de la Cour d'Auguste, sans rien perdre de leur dignité, avoient accordé des marques de considération à leurs Pantomimes, qui avoient dû les exciter aux efforts les plus grands pour continuer de les mériter. Les Courtisans de Caligula, de Néron, &c. au contraire, en descendant de leur rang jusqu'à s'associer aux Danseurs de leur tems,

s'avilirent eux-mêmes, ſans donner de l'émulation aux Artiſtes. On ne cherche guéres à plaire qu'à plus grand que ſoi ; & il n'y avoit preſque point alors de Seigneur qui fût plus conſidérable qu'un Pantomime.

Le luxe, la débauche, le libertinage avoient confondu tous les rangs. Néron diſtinguoit un Hiſtrion qui l'avoit flatté, & laiſſoit dans la foule un Patricien qui l'avoit bien ſervi. Le beau ſexe d'ailleurs, pour comble de malheur, s'étoit emparé de l'autorité ſuprême dans les Spectacles publics. Ce n'étoit plus par conſéquent que le caprice qui y donnoit des loix, la fantaiſie qui y apprécioit les talens, la cabale qui y décidoit les ſuccès.

Les Pantomimes étoient entretenus publiquement par les Dames

mes les plus qualifiées de Rome *. Le talent du Théâtre ne fut pas celui qu'elles rechercherent avec plus de vivacité. Il n'étoit qu'en sous-ordre. Elles paroissoient toujours contentes de celui-ci, lorsqu'elles avoient à se louer des autres. On ne connoissoit plus ni bienséances, ni honnêteté, ni retenue. La passion des femmes Romaines étoit si folle, qu'elles couroient, les jours où il n'y avoit point de Spectacle, dans les loges des Acteurs; elles tâchoient de s'y dédommager de la représentation qui manquoit à leur lubricité, en baisant mille fois les habits & les masques des Pantomimes. **

* Habebat illa (Quadratilla) pantomimos, fovebatque effusius quàm fœminæ conveniret. Hos quadratus non in theatro, non domi spectabat, nec illa exigebat. *Pl. lib.* 7. *Ep.* 24.

** Voyez Ferr. L. C. p. 19.

Comment, au milieu de cette monſtrueuſe diſſolution, dans cette diſſipation continuelle, au ſein de l'infâmie & de la proſtitution, l'art auroit-il pû éviter ſa chûte ? Il n'y a point de genre, qui pour être porté à la perfection dont il eſt ſuſceptible, & pour s'y maintenir, n'exige toute l'attention, toute l'application, tous les efforts dont l'homme eſt capable.

Remarquons ici cependant, 1°. que les Arts ne tombent preſque jamais qu'après qu'ils ſont montés au plus haut point de gloire; 2°. que la Danſe ſemblable aux autres Arts qui devinrent ſi floriſſants ſous l'Empire d'Auguſte, ne dut ſes progrès rapides qu'aux honneurs qu'elle reçut des ſujets & du Souverain.

Ces deux obſervations doivent

nous tenir en garde contre les vains ſophiſmes de ces eſprits chagrins, qui déclament ſans ceſſe contre les prévenances, les diſtinctions, les faveurs dont nous honorons, avec raiſon, le peu que nous avons de gens à talens du premier ordre. Tant que nous ſçaurons nous fixer dans un juſte milieu, ne craignons point d'en trop faire; & qu'on jette les yeux ſur l'hiſtoire des Arts, on verra que nous ne ſommes encore à cet égard qu'au point louable où en ſont reſtés les ſiécles polis; mais craignons de nous plonger dans l'excès, & dans la dépravation des ſiécles corrompus. Quelle erreur funeſte par exemple, ſi on en venoit jamais en France, juſqu'à regarder les mœurs comme ſans conſéquence dans les gens à talens? La perte de l'art ſeroit dès-lors in-

faillible. Sa proſcription ſous Tibére lui fut encore moins fatale, que la débauche qui avoit avili les Pantomimes ſous Caligula & Néron. Qu'on ne s'y trompe point : la régle eſt invariable. Les careſſes, les bienfaits, les honneurs ſeront toujours nuiſibles à tous les Arts, s'ils ne ſont en proportion de la conduite, des progrès & des mœurs des Artiſtes.

CHAPITRE VII.

Influence conſtante du bon ou du mauvais Gouvernement ſur les Arts.

SOus l'Empire de Conſtance, on chaſſa de Rome tous les Philoſophes ſur le prétexte d'une diſette prochaine, & on y conſer-

vâ * trois mille Danseurs, dont le plus grand nombre étoit mauvais, & dont aucun n'avoit une supériorité éminente sur les autres.

Il est aisé de conclure d'un trait aussi caractéristique de ce siécle, que les connoissances, l'esprit & le goût y étoient totalement affoiblis, que la science du gouvernement n'y étoit plus connue, que la Danse elle-même si répandue & si chérie y étoit devenue un spectacle d'habitude & sans choix, & la Philosophie un vain amas de sophismes inexplicables & sans vertu.

Dans un siécle où on auroit pensé, la prévoyance du Gouvernement auroit sçu prévenir la disette, rendre les leçons des Phi-

* Tria millia saltatricum ne interpellata quidem, totidemque remansit magistros. *Aur. Marc.*

loſophes profitables, & faire ſervir les Repréſentations même du Théâtre à la correction & à l'amuſement des Citoyens; mais la corruption des mœurs, l'aviliſſement des arts, & l'affoibliſſement de l'eſprit ſont trois fléaux de l'humanité qui ne vont jamais les uns ſans les autres.

Tout courut ainſi vers un dépériſſement ſenſible, depuis le regne d'Auguſte. La chûte des beaux arts ne fut quelquefois ſuſpendue, que pour devenir enſuite plus rapide.

Antonin, & quelques autres Empereurs lutterent en vain contre l'impulſion que la mauvaiſe adminiſtration de leurs Prédéceſſeurs avoient donnée à la machine générale. Les grands coups étoient portés. Elle s'écrouloit & ne pouvoit plus ſe rétablir, que

par une révolution qu'un miracle seul pouvoit amener. Le miracle n'arriva pas, & les arts furent anéantis avec l'Empire.

On a vû ailleurs que Domitien répudia sa Femme, fit assassiner Pâris qui l'avoit déshonorée, & chassa de Rome tous les Pantomimes, qu'il punissoit ainsi de la faute d'un seul. Faustine fit à Marc-Antonin, qu'elle avoit placé sur le trône, une pareille injure. Il la sçut le dernier; mais il la sçut, la souffrit avec fermeté, ne fit tuer personne, tourna ses vûes du côté de l'art, réforma, autant qu'il étoit en son pouvoir, les abus qui avoient infecté le Théâtre, restraignit à certains jours de la semaine, les représentations dont la continuité étoit préjudiciable au commerce, prescrivit des bornes à la licence, &

décerna des prix aux talens.

Cet Empereur qui connoissoit le prix des beaux Arts, les auroit sans doute sauvés de leur chûte prochaine, si de son tems le mal n'avoit pas été déja sans remede. On peut juger de la prudence avec laquelle il dirigeoit les rênes de l'Empire, par la sagesse qu'il sçut opposer aux déréglemens de sa Femme. Ses Amis, (car Marc-Antonin quoique sur le trône, mérita d'en avoir,) lui conseilloient un jour de suivre l'exemple de Domitien dont il éprouvoit le sort, & de répudier l'inconstante Faustine. *Mais si je la répudie*, leur dit l'Empereur, *ne dois-je pas lui rendre la dot ?* *

Ce flegme parut alors le dernier effort de la sagesse humaine.

* C'étoit l'Empire. *Jul. Cap. in Mar. An. Phi. ch.* 25.

Il causeroit moins d'admiration de nos jours. Si nous sommes moins bons Danseurs, nous sommes meilleurs Philosophes.

CHAPITRE VIII.

Preuve de la perfection réelle de la Danse ancienne.

ON détermine presque toujours les possibilités sur ses connoissances ou sur ses forces. Rien n'est plus ordinaire que de voir les gens à talens déclarer hautement qu'une pratique qu'on veut établir pour l'avantage de l'art, est impossible, par la seule raison que le travail & l'effort ne leur ont pas encore procuré la facilité de la suivre. La foule d'hommes bornés qui fréquentent nos Spec-

tacles ne ſçauroient croire que ce qu'ils ont vû ; le *par-delà* de ce qu'ils ſont dans l'habitude d'admirer leur paroît toujours une chimere.

On reproche l'incrédulité ſur les faits aux gens inſtruits, parce qu'ils n'admettent jamais que la vérité prouvée : il me ſemble qu'elle eſt bien plutôt l'humiliant appanage des ignorans, puiſqu'ils rejettent toujours, ſans diſcuſſion, tout ce qui paſſe leur portée.

Si quelqu'un de ceux de cette premiere claſſe me fait l'honneur de ſuivre le fil de cet Ouvrage, il ſaiſira ſans peine dans la ſuite des faits, les marques de vérité qui m'ont frappé moi-même. Ce n'eſt pas auſſi, pour les perſonnes qui ſçavent la démêler, que j'écris ce Chapitre.

Je ne l'adreſſe pas non plus, à ces hommes médiocres, qu'il eſt ſi difficile de perſuader & plus mal-aiſé encore d'inſtruire.

Contens d'une Danſe ou tendre, ou noble, ou légere, qui les ſéduit, & qui eſt en poſſeſſion de leur ſuffire, ils prononceront ſans appel, que tout ce qu'on raconte de celles des Grecs & des Romains n'eſt qu'une exagération extravagante; & ils continueront à penſer, que nous avons tout ce qu'on peut avoir, parce que leurs perceptions ne ſçauroient aller plus loin que l'objet, quel qu'il ſoit, qui les frappe.

J'ai en vûe ici, je l'avoue, ces talens naiſſans, qui en entrant dans la carriere, donnent déja des eſpérances ſi bien fondées. La nature a tout fait pour eux; mais il faut qu'ils ſçachent qu'ils ont

encore tout à faire pour l'art.

Qu'ils apprennent donc, qu'au Théâtre d'Athénes, la Danſe des Euménides eut un caractère ſi expreſſif, qu'elle porta l'effroi dans l'ame de tous les Spectateurs. L'Aréopage frémit d'horreur & d'épouvante. Des hommes vieillis dans le métier des armes tremblerent : la multitude s'enfuit : des femmes enceintes accoucherent. On croyoit voir ; on voyoit en effet ces barbares Divinités chargées de la vengeance du Ciel, pourſuivre & punir les crimes de la Terre.

Ce trait Hiſtorique nous eſt rapporté par les mêmes Auteurs qui nous apprennent que Sophocle fut un génie, que rien ne réſiſtoit à l'éloquence de Démoſthéne, que Thémiſtocle étoit un héros, que Socrate fut le plus ſage

de tous les hommes ; & c'étoit au tems de ces Grecs fameux, ſur ces ames privilégiées, à la vûe de ces témoins irréprochables, que la Danſe produiſoit de ſi grands effets.

A Rome, dans les beaux jours de l'art, tous les ſentimens qu'exprimoient les Danſeurs, avoient un caractère ſi vrai, une ſi grande force, tant d'énergie, qu'on vit plus d'une fois la multitude entraînée par l'illuſion ſuivre machinalement les différens mouvemens du Tableau dont elle étoit frappée, pouſſer des cris, répandre des pleurs, partager les fureurs d'Ajax, * ou les ten-

* Dans les répréſentations d'*Ajax en fureur*, les Spectateurs furieux comme l'Acteur qui répréſentoit ce héros, pouſſoient les hauts cris, ſe dépouilloient de leurs habits, pour être plus diſpos au combat, & en venoient ſouvent aux

dres douleurs d'Hécube. *

Et ſur quels hommes ces vives impreſſions étoient-elles produites ? ils étoient les contemporains de Mécene, de Luculle, d'Auguſte, de Virgile, d'Horace. Auſſi leur critique étoit-elle auſſi ſévere que leur approbation étoit honorable. Rien ne leur échappoit, & leur premier mouvement étoit toujours une ſaillie de goût. Un jour un Pantomime d'une trop petite taille entra ſur la ſcéne, pour repréſenter Hector : *Voilà le Fils*, s'écria la multitude, *où eſt donc le Pere ?*

Un Danſeur qui répréſentoit Capanée étoit d'une taille giganteſque. Prêt à eſcalader les murs de Thébes, le Parterre lui cria : *Saute deſſus ; laiſſe l'échelle.*

mains de la maniere la plus cruelle.

* Voyez Lucien.

Si un Danseur n'avoit pas cet air leste, cette légereté qui est la premiere grace de l'art, au premier entrechat qu'il hasardoit, on s'écrioit avec un ris amer : *Etayez le Théâtre.* S'il en paroissoit un autre qui manquât de cet aimable embonpoint si nécessaire à la justesse des proportions, il s'élevoit aussi-tôt un murmure général, & tous les Spectateurs lui addressoient des complimens ironiques sur sa convalescence.

Un Pantomime qui, à la fin du rôle d'Œdipe, étoit censé s'être crevé les yeux, manqua de mettre dans ses mouvemens le caractère de la situation. *Tu vois encore*, lui crierent les plaisans du Parterre ; & l'Acteur sifflé n'osa plus reparoître. *

* Voyez tous ces traits & mille autres dans Lucien & Macrobe.

Et comment en effet, ſous les yeux d'Horace, auroit-on oſé trouver bon ce qui auroit été ſans art & de mauvais goût? comment Auguſte auroit-il pû adopter un genre qui auroit manqué de vraiſemblance & de génie? comment Mécene qui étoit l'ami de Virgile, ſe ſeroit-il contenté d'un Spectacle qui n'auroit pas été une imitation énergique de la belle nature.*

* Qu'on ne ſoit point tenté de retorquer cet Argument, contre ce que je dirai de notre Danſe du dernier ſiécle. Les choſes ne ſont pas égales. Sous Louis XIV. l'art n'étoit point connu, & ne pouvoit pas l'être. Il naiſſoit. Sous Auguſte au contraire, il étoit parvenu au point de former un Spectacle, qui remplaçoit ceux où l'on avoit long-tems admiré Eſope & Roſcius. On verra d'ailleurs dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage un détail de faits ſuivis, qui ſerviront de réponſe à cette objection, ſi par haſard on perſiſte à la faire.

Les preuves de la perfection de la Danſe à Athénes & ſous le régne d'Auguſte ſont donc à l'abri de toute contradiction, & par malheur, il faut en tirer la conſéquence évidente, que l'art que nous avons crû juſqu'ici parmi nous à un ſi haut dégré, n'eſt encore que dans ſon enfance; mais c'eſt beaucoup pour une nation auſſi éclairée que la nôtre, ſi elle voit une fois l'erreur qui l'avoit ſéduite. Peut-être n'eſt-il point dans le monde un Public, qui ſe laiſſe tromper plus aiſément par la charlatannerie que celui que l'amour du plaiſir entraîne à nos Spectacles; mais auſſi n'en eſt-il point qui ſaiſiſſe avec plus de promptitude la vérité, dès qu'elle ſe montre à ſes yeux. Ce défaut & cette bonne qualité ont pour premier principe, un fonds

inépuisable de bonne foi, de confiance & de vivacité, qui est le caractère distinctif du François. Il aime la Danse. Il a cru jusqu'ici l'avoir portée à la perfection possible; parce que, d'un côté il n'a point vû le mieux, & que de l'autre il est naturel de croire que ce qui plaît actuellement est le point suprême de l'art, dont le but unique est de plaire.



LA DANSE
ANCIENNE ET MODERNE;
OU
TRAITE' HISTORIQUE
DE LA DANSE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.
Renaissance des Arts.

LA Gréce si long-tems florissante vit passer sa splendeur chez les Romains, avec les Arts qu'ils lui ravirent. Rome seule dès-lors devint l'objet des regards de la Terre.

La plupart des successeurs d'Au-

guſte mériterent à peine le nom d'hommes. Rome, l'Italie dégénererent & déchûrent. La dépravation des mœurs, l'orgueil, l'ambition, la guerre plongerent tous les Etats dans la confuſion. Les ténébres de l'ignorance prévalurent ſur la foible lumiere des Arts. Elle s'éteignit. Ils diſparurent, & l'Europe entiere ne fut plus que le triſte ſéjour d'une foule de Peuples quelquefois guerriers & toujours barbares.

Je franchis cette Lacune immenſe, qui pour l'honneur des hommes devroit être effacée des Annales du monde, & qui n'eſt aux yeux de la Raiſon qu'une honteuſe & longue létargie de l'eſprit humain. Il en fut réveillé par une famille de ſimples Citoyens dignes du trône. L'horiſon s'éclaircit, une nouvelle Aurore parut, un jour pur la ſuivit, l'Europe fut éclairée

On pourroit peut-être dire des Arts & de la gloire ce que les Poëtes racontent d'Alphée & d'Aréthuse. Ce Fleuve amoureux suit sans cesse la Nymphe charmante dont rien ne sçauroit le séparer. Il fuit, se précipite, se perd avec elle dans les entrailles de la Terre. La Gréce est pour jamais privée de ses eaux fécondes, il s'est frayé une Route nouvelle vers les riches campagnes de la Sicile, qu'Aréthuse vient d'embellir.

Tels sont les Arts. Ils s'évanouissent aux yeux des Nations que la gloire abandonne. Ils ne paroissent, ils ne revivent, que dans les climats plus heureux qu'elle rend florissans.

La voix de Médicis les rappella en Italie, & ils y accoururent. Dès-lors la Sculpture, la Peinture, la Poësie, la Musique fleuri-

rent. Les plaiſirs de l'eſprit ſuccéderent à une galanterie Gothique. Les hommes furent inſtruits, ils devinrent polis, ſociables, humains.

On éleva des Théâtres. Les chef-d'œuvres des Grecs & des Romains qui avoient déja ſervi de guide aux Peintres, aux Poëtes, aux Sculpteurs, furent les modéles des Architectes dans la conſtruction des Salles de Spectacle. Alors le talent & le génie ſe réunirent avec la magnificence, pour faire éclatter dans un même enſemble l'illuſion de la Peinture, le charme de la Poëſie, les graces de la Danſe.

Suivons l'hiſtoire de cette derniere depuis cette époque juſqu'à nos jours, examinons ſes différentes progreſſions, les formes qu'elle a ſucceſſivement reçûes ce

qu'elle eſt aujourd'hui, ce qu'elle pourroit, & devroit être.

CHAPITRE II.

Origine des Ballets.

IL n'y eut point de Théâtres en Italie avant la fin du quinziéme ſiécle. Le Cardinal Camerlingue *Riari*, neveu du Pape *Sixte* IV. avoit tenté d'inſpirer à ce Souverain Pontife du goût pour ces beaux établiſſemens, mais Sixte reçut avec aſſez de froideur quelques Spectacles ingénieux que Riari lui avoit donnés ſur un Théâtre mobile dans le Château Saint-Ange. Ce Pape avoit fait dans ſa jeuneſſe des volumes ſur le futur Contingent, il canoniſoit ſaint Bonnaventure, perſé-

cutoit les Vénitiens, faisoit la guerre aux Médicis, & songeoit bien moins à la gloire de son régne, qu'à l'établissement de sa famille.

Vers l'année 1480. un nómmé Sulpitius, qui nous a laissé de bonnes notes sur Vitruve, fit des efforts pour ranimer le zéle du Cardinal-Neveu, qui ne lui réussirent pas. Ce Prélat s'étoit d'abord réfroidi en voyant l'insensibilité de son Oncle. Un grand Spectacle qu'il venoit de donner au Peuple de Rome, où il n'avoit épargné ni soins, ni dépense, & qui avoit encore manqué l'effet qu'il s'en étoit promis, avoit achevé de le décourager.

Ce grand ouvrage cependant que le zéle d'un Cardinal tout-puissant ne put ébaucher dans Rome, étoit sur le point de s'accom-
plir

plir dans une des moins considérables villes d'Italie, & par les soins d'un simple particulier.

Bergonce de Botta, Gentilhomme de Lombardie, signala son goût par une fête éclatante qu'il prépara dans Tortonne, pour Galeas Duc de Milan, & pour Isabelle d'Arragon sa nouvelle épouse.

Dans un magnifique Sallon entouré d'une Galerie où étoient distribués plusieurs joueurs de divers instrumens, on avoit dressé une Table tout-à-fait vuide. Au moment que le Duc & la Duchesse parurent, on vit Jason & les Argonautes s'avancer fierement sur une Symphonie guerriere. Ils portoient la fameuse Toison d'or, dont ils couvrirent la Table, après avoir dansé une Entrée noble qui exprimoit leur admiration à la vûe

d'une Princesse si belle, & d'un Prince si digne de la posséder.

Cette Troupe céda la place à Mercure. Il chanta un récit, dans lequel il racontoit l'adresse dont il venoit de se servir pour ravir à Apollon, qui gardoit les Troupeaux d'Admette, un Veau gras, dont il faisoit hommage aux nouveaux Mariés. Pendant qu'il le mit sur la Table, trois Quadrilles qui le suivoient exécuterent une Entrée.

Diane & ses Nymphes succéderent à Mercure. La Déesse faisoit suivre une espece de Brancard doré, sur lequel on voyoit un Cerf. C'étoit, disoit-elle, Actéon qui étoit trop heureux d'avoir cessé de vivre, puisqu'il alloit être offert à une Nymphe aussi aimable & aussi sage qu'Isabelle.

Dans ce moment une Symphonie mélodieuse attira l'attention des Convives. Elle annonçoit le Chantre de la Thrace. On le vit jouant de sa Lyre & chantant les louanges de la jeune Duchesse.

« Je pleurois, dit-il, sur le » Mont Appenin la mort de la » tendre Euridice. J'ai appris l'u- » nion de deux Amans dignes de » vivre l'un pour l'autre, & j'ai » senti pour la premiere fois, de- » puis mon malheur, quelque » mouvement de joie. Mes chants » ont changé avec les sentimens » de mon cœur. Une foule d'Oi- » seaux a volé pour m'entendre. » Je les offre à la plus belle Prin- » cesse de la Terre ; puisque la » charmante Euridice n'est plus. »

Des sons éclatans interrompirent cette mélodie. Athalante & Thésée conduisant avec eux une

troupe leste & brillante, représenterent par des Danses vives une Chasse à grand bruit. Elle fut terminée par la mort du Sanglier de Calydon, qu'ils offrirent au jeune Duc, en exécutant des Ballets de Triomphe.

Un spectacle magnifique succéda à cette Entrée Pythoresque. On vit d'un côté, Iris sur un char traîné par des Paons; & suivie de plusieurs Nymphes vêtues d'une gaze légere, qui portoient des plats couverts de ces superbes oiseaux.

La jeune Hébé parut de l'autre, portant le Nectar qu'elle verse aux Dieux. Elle étoit accompagnée des bergers d'Arcadie chargés de toutes les especes de laitages, de Vertumne & de Pomone qui servirent toutes les sortes de fruits.

Dans le même tems l'ombre du délicat *Apicius* ſortit de terre. Il venoit prêter à ce ſuperbe Feſtin les fineſſes qu'il avoit inventées, & qui lui avoient acquis la réputation du plus voluptueux des Romains.

Ce Spectacle diſparut, & il ſe forma un grand Ballet composé des Dieux de la Mer & de tous les Fleuves de Lombardie. Ils portoient les Poiſſons les plus exquis & ils les ſervirent en exécutant des Danſes de différens caractères.

Ce repas extraordinaire fut ſuivi d'un Spectacle encore plus ſingulier. Orphée en fit l'ouverture. Il conduiſoit l'Himen & une troupe d'Amours : les Graces qui les ſuivoient entouroient la Foi conjugale, qu'ils préſenterent à la Princeſſe & qui s'offrit à Elle pour la ſervir.

Dans ce moment Sémiramis, Helene, Médée & Cléopatre interrompirent le récit de la Foi conjugale, en chantant les égaremens de leurs passions. Celle-ci indignée qu'on osât souiller par des récits aussi coupables, l'union pure des nouveaux Epoux, ordonna à ces Reines criminelles de disparoître. A sa voix les Amours dont elle étoit accompagnée, fondirent par une Danse vive & rapide sur elles, les poursuivirent avec leurs flambeaux allumés, & mirent le feu aux voiles de gaze dont elles étoient coëffées.

Lucréce, Pénélope, Thomiris, Judith, Porcie & Sulplicie les remplacerent, en présentant à la jeune Princesse les Palmes de la Pudeur, qu'elles avoient méritées pendant leur vie. Leur Danse noble & modeste fut adroitement

coupée par Bacchus, Silene & les Egipans, qui venoient célébrer une Nôce si illustre; & la Fête fut ainsi terminée d'une maniere aussi gaye qu'ingénieuse.

C'est cette répréſentation Dramatique, peu réguliere, mais remplie cependant de galanterie, d'imagination & de variété, qui a donné dans la suite l'idée des Carousels, des Opéra, & des grands Ballets à machines.

Le premier de ces Spectacles est étranger à mon sujet, & je ne parlerai du second qu'autant qu'il se trouvera lié avec la Danse qui fait le fond du troisiéme.



CHAPITRE III.

Des différentes especes de Ballets.

ON peut juger du succès éclatant qu'eut la Fête magnifique de Bergonce Botta, & du bruit qu'elle fit en Italie. Il en parut une Description qui courut toute l'Europe, & qui en fit l'admiration. *Ottavio Rinnuccini* & *Giacomo Corssi* en furent frappés. Leur imagination s'échauffa : ils se communiquerent leurs idées. Le premier étoit Poëte, le second étoit Musicien. Ils appellerent à leur secours *Giacomo Cleri* & *Giulio Caccini*, tous deux excellens Maîtres de Musique, & ils concerterent ensemble une espece d'Opéra des amours d'Apollon & de

Daphné qui fut repréſenté dans la maiſon de Corſli, en préſence du Grand-Duc & de la Grande-Ducheſſe de Toſcane, des Cardinaux Monte & Montalto & de toute la Nobleſſe de Florence.

Le charme de ce premier eſſai, l'éloge qu'en firent tous les Spectateurs, l'éclat qu'il fit en Italie engagerent bientôt *Rinnuccini* à compoſer l'Euridice. Ce nouvel ouvrage eut un ſuccès encore plus grand que le premier.

Claude de *Monteverte* fit alors l'*Ariane* ſur le modéle des deux autres. Appellé enſuite à Veniſe, pour y être Maître de Muſique de l'Egliſe de Saint-Marc, il y fit connoître ces belles compoſitions. *Giovenelli Teofilo*, & tous les autres grands Maîtres les imiterent. L'amour de la Muſique ſe répandit ainſi avec une rapidité ſurprenan-

te, & l'Opéra fut reçu en Italie avec cette passion vive qu'inspirent aux hommes sensibles toutes les nouveautés de goût.

Ce Spectacle étoit sans Danse, & on voulut conserver les graces Théâtrales de cet exercice. Ainsi on imagina un second genre qui les unît aux douceurs de la Musique, aux charmes de la Poësie, & au merveilleux des machines.

C'est alors que parurent ces grands Ballets, qu'on employa dans les Cours les plus galantes, pour célébrer les Mariages des Rois, les Naissances des Princes & tous les événemens heureux qui intéressoient la gloire ou le repos des Nations. Ils formerent seuls un Spectacle d'une dépense vraiment royale, & qui fut porté souvent dans les deux derniers siécles au plus haut point.

de magnificence & de grandeur.

Par les notions qu'on avoit conſervées de la Danſe des Anciens, & par les idées que fit naître la belle fête de Bergonce Botta, ce genre de Spectacle parut ſuſceptible de la plus heureuſe variété.

Il pouvoit être la repréſentation des choſes naturelles ou merveilleuſes, puiſque la Danſe en devoit être le fond, & qu'elle peut aiſément peindre les unes & les autres. Il n'exiſtoit rien, par conſéquent; dans la nature, & l'imagination brillante des Poëtes ne pouvoit rien inventer qui ne fût de ſon reſſort. Ainſi, après avoir décidé le genre, on le diviſa en Ballets Hiſtoriques, Fabuleux & Poëtiques.

Les premiers furent la repréſentation des ſujets connus dans l'Hiſtoire, comme le ſiége de

Troye, les batailles d'Alexandre, la conjuration de Cinna.

Les ſujets de la Fable, tels que le jugement de Pâris, les Nôces de Pélée, la naiſſance de Vénus furent la matiere des ſeconds.

Les Poëtiques, qui devoient néceſſairement paroître les plus ingénieux, tenoient pour la plûpart du fonds des deux autres. On exprima par les uns, des choſes purement naturelles, comme la nuit, les ſaiſons, les âges. Il y en eut qui renfermoient un ſens Moral ſous une Allégorie délicate. Tels étoient les Ballets des Proverbes, des plaiſirs troublés, de la curioſité. On en fit de pur caprice. De ce nombre étoit le Ballet des Poſtures & celui de Biceſtre. Quelques autres ne furent que les expreſſions naïves de certains événemens communs, ou

de choses ordinaires qu'on crut susceptibles de plaisanterie & de gayeté ; comme les Ballets des cris de Paris, des passe-tems du Carnaval.

La division ordinaire de toutes ces compositions étoit en cinq Actes. Chaque Acte étoit composé de trois, six, neuf & quelquefois de douze *Entrées.*

On appelloit *Entrée* une ou plusieurs *Quadrilles* de Danseurs, qui par leurs pas, leurs gestes, leurs attitudes, représentoient la partie de l'action générale dont ils étoient chargés.

On entendoit par *Quadrille*, non-seulement quatre, mais six, huit, & jusqu'à douze Danseurs vêtus uniformément, ou même de caractères différens, qui formoient des troupes particulieres, lesquelles se succédoient, & fai-

ſoient ainſi ſuccéder le cours de l'action. Il n'eſt point de genre de Danſe, de ſorte d'Inſtrument, de caractère de Symphonie qu'on n'ait eu l'adreſſe de faire entrer dans cette grande compoſition.

Les Anciens, qu'un goût exercé guidoit toujours dans leurs Spectacles, avoient eu une attention ſinguliere à employer des Symphonies & des Inſtrumens différens, à meſure qu'ils introduiſoient dans leurs Danſes des caractères nouveaux : ils s'appliquoient avec un ſoin extrême, à bien peindre les mœurs, les âges, les paſſions qu'ils mettoient en Scéne. Sans cette précaution, cette partie auroit été toujours défectueuſe. A leur exemple, dans les Ballets exécutés dans les Cours d'Europe, on enrichit l'orcheſtre de tous les divers Inſtrumens.

Leur variété, leur harmonie, leur ſon particulier paroiſſoit ainſi changer la Scéne, & donner à chacun des Danſeurs la phyſionomie du Perſonage qu'il devoit repréſenter.

Pour faire naître, entretenir, accroître l'illuſion Théâtrale, on eut recours à l'art des machines. Le Ballet étoit fondé ſur le merveilleux. Les choſes les plus extraordinaires, les prodiges éclatans, les deſcentes des Dieux, le cours des Fleuves, le mouvement des flots de la Mer, toutes les merveilles de la Fable fourniſſoient les ſujets de ces Spectacles. Pour les rendre vraiſemblables & pour donner un charme nouveau à leur repréſentation, l'art devoit venir au ſecours de la nature; & on trouva, dans les forces mouvantes, dans la Peinture, dans

la Menuiserie, dans la Sculpture, &c, tous les moyens d'étonner, d'exciter la curiosité, & de séduire.

On prit ordinairement la nuit pour l'exécution de ces Spectacles. Il semble que, sur ce point, plus heureux que les Anciens, les derniers siécles & le nôtre ayent trouvé le tems qui étoit le plus propre aux actions du Théâtre. Le jour des lumieres est un premier pas vers l'imitation, qui commence à faire naître l'illusion Théâtrale; & quelles ressources ne peut-il pas fournir à l'art, pour donner de la force, de l'expression, de la vérité, à la décoration, & au surplus de l'ensemble ? *

* Cette partie moins négligée rendroit notre Opéra le plus surprenant spectacle de l'Europe. Le jour artificiel bien ménagé est capable de produire les plus étonnans effets; mais c'est un Art, &

Telles étoient les belles parties de ces Spectacles ſuperbes conſacrés à la Danſe. Elles furent plus ou moins ſoignées, ſelon le plus ou le moins de goût des Compoſiteurs de ces grands ouvrages, ou des Souverains pour leſquels ils furent préparés.

CHAPITRE IV.

Des Ballets Poëtiques.

L'Opéra en Italie s'empara des ſujets de l'Hiſtoire & de la Fable, & l'on vit peu de grands Ballets purement Hiſtoriques ou Fabuleux. Les Poëtiques qui fourniſſoient une carriere plus vaſte à

peut-être un de ceux qu'on connoît le moins dans les lieux où il ſeroit le plus néceſſaire.

l'imagination des Compoſiteurs furent beaucoup plus en uſage. On en compoſa de trois ſortes, d'Allégoriques, de Moraux, & de Bouffons.

La Reine Catherine de Médicis porta ce genre à la Cour de France, & ne l'y fit ſervir qu'à une eſpece de manége domeſtique. Accoûtumée à jouir de la docilité des François, elle ne prévoyoit point les diſcordes civiles, & ſon génie n'étoit pas aſſez vaſte pour preſſentir comme Auguſte, l'utilité des Spectacles publics. Ses vûes reſterent reſſerrées dans le cercle étroit de la Cour. Toute ſa vie ſe paſſa à diviſer, à brouiller, & par conſéquent à enhardir les Courtiſans, qu'il lui étoit aiſé d'aſſervir, à dédaigner le ſuffrage de ſes peuples, qu'elle auroit pu s'attacher, à diſtraire,

à abrutir, à craindre ſes enfans, qu'il ne falloit que bien inſtruire. Le moment des beaux Arts n'étoit point encore arrivé pour nous. La Muſique même, celui de tous qui a le don de ſéduire le plus vîte, ne put cauſer alors qu'une impreſſion momentanée & légere, qui fut aiſément effacée par le premier objet de diſtraction.

Jean-Antoine Baïf né à Veniſe pendant le cours de l'Ambaſſade de Lazare Baïf ſon pere, & de retour en France après ſa mort, y fit pour la Muſique les mêmes tentatives que le Cardinal Riari avoit fait à Rome pour les Spectacles en général. Baïf étoit ſans protecteurs, ſans fortune, & vraiſemblablement ſans manége.

On ſçait quelle fut la conſtance qu'il oppoſa dans ſa jeuneſſe à la

plus humiliante pauvreté. La diſette des choſes les plus néceſſaires à la vie, ne put le diſtraire de ſes études. Le fils d'un Ambaſſadeur, que François I. avoit été déterrer comme un homme rare, qui pendant les loiſirs de ſon emploi avoit compoſé des livres eſtimés, qui à ſa mort n'avoit rien laiſſé qu'une bonne renommée. Le Fils, dis-je, d'un pareil Miniſtre, n'avoit à Paris, que la moitié d'un mauvais lit de deux pieds, que Ronſard & lui ſe partageoient ſucceſſivement. L'un ſe couchoit quand l'autre ſe levoit. Ils bravoient ainſi dans le ſein des Muſes les rigueurs du ſort, & l'injuſtice de la fortune.

Baïf avoit reçû à Veniſe ſous les yeux de ſon pere, les commencemens d'une bonne éducation, il y avoit appris la Muſi-

que, qu'il avoit depuis cultivée. Il aimoit les arts en Philoſophe, il auroit voulu les répandre dans ſa Patrie. Au milieu même de l'adverſité, il oſa en former le projet. Le goût lui tint lieu de crédit & de pouvoir. Il établit chez lui une eſpece d'Académie de Muſique, où on exécuta des compoſitions imitées de celles que Baïf avoit entendues à Veniſe. Ces ſortes de Concerts firent quelque ſenſation dans le Public. Les gens de la bonne compagnie, qui ſont toujours de droit connoiſſeurs, voulurent en juger par eux-mêmes, & leur jugement fut favorable. La Cour où ils ſe répandirent eut un mouvement de curioſité, dont on profita; elle ſe laiſſa entraîner à ces Concerts & conſentit à les entendre. Henri III. même alla chez Baïf; mais les

Courtiſans, le Roi, ſes mignons ne prirent pas plus d'intérêt à cette nouveauté qu'on en prend pour l'ordinaire aux curioſités de la Foire. Baïf eut du plaiſir, ſans en donner. Il ne jouit point de la douceur, dont il étoit digne, de faire paſſer dans l'ame de ſes contemporains un goût utile. Il auroit fallu au Cardinal Riari un Leon X; & à Baïf un Louis XIV.

Pour qu'un bel établiſſement ſoit goûté, s'acheve, ſe perfectionne, outre l'eſprit, les talens & les vûes dans le Citoyen qui le projette, on a beſoin encore d'un coup d'œil juſte, d'un vif amour pour le grand, d'un penchant invincible pour la gloire dans le Souverain à qui on le propoſe.

On peut ſe paſſer de toutes ces qualités, qui concourent rarement enſemble, pour mettre en

crédit un établissement médiocre. On n'a qu'à substituer à leur place beaucoup de patience, un fonds inépuisable d'intrigue, une ame bien basse, un front d'airain. Les ressources du manége dans les Etats même les mieux policés, sont bien supérieures pour le succès, aux efforts redoublés de la réflexion & du génie.

CHAPITRE V.

Des Ballets Allégoriques.

NOus avons vû que les Ballets Poëtiques étoient ou Allégoriques, ou Moraux, ou Bouffons. Ce n'est que par des Exemples que je crois pouvoir faire connoître ces trois différentes branches de ce grand genre.

Au Mariage de Madame Chrétienne de France avec le Duc de Savoye, on donna un Spectacle de la premiere eſpece. Le *Gris-de-Lin* en fut le ſujet, parce qu'il étoit la couleur favorite de la Princeſſe, à qui on vouloit plaire.

Au lever de la toile, l'Amour parut & déchira ſon bandeau. Libre alors de la contrainte à laquelle ſes yeux avoient été aſſujettis; il appella la lumiere & l'engagea par les plus tendres chants à ſe répandre ſur les Aſtres, le Ciel, l'Air, la Terre & l'Eau, afin qu'en leur donnant mille beautés différentes, par la variété des couleurs, il lui fut aiſé de choiſir la plus agréable.

Junon entend les vœux de l'Amour, & les remplit. Iris vole par ſes ordres dans les Airs : elle y étale les couleurs les plus vives : l'Amour

l'Amour frappé de ce brillant ſpectacle, après en avoir joui, ſe décide pour le *Gris-de-Lin*, comme la couleur la plus douce & la plus parfaite. Il veut qu'à l'avenir, il ſoit le Simbole de *l'Amour ſans fin*. Il ordonne que toutes les campagnes en parent les fleurs, qu'elle brille dans les pierres les plus précieuſes, que les oiſeaux les plus rares en raniment leurs plumages, qu'elle ſerve d'ornement aux habits les plus galans des mortels.

Toutes ces choſes ſoutenues par les charmes de la Muſique, & par les graces de la Danſe, embellies par les plus éclatantes décorations & par un nombre infini de machines ſurprenantes, formerent les parties & l'enſemble de ce Ballet allégorique.

CHAPITRE VI.

Des Ballets Moraux.

L'Anniverſaire de la Naiſſance du Cardinal de Savoye, fut l'occaſion d'un Fête brillante qui occupa en 1634. la Cour de Turin. On y repréſenta un grand Ballet, dont le ſujet étoit *La Verita nemica della apparenza, ſollevata dal tempo*; ce qui veut dire, *La Vérité ennemie des apparences ſoutenue par le tems*.

Après une ouverture d'un beau caractère, on entendit un grand chœur de Chant & de Danſe, qui éto.t composé des Faux-bruits & des Soupçons qui précédent l'Apparence & le Menſonge.

Le fond du Théâtre s'ouvrit.

Sur un grand Nuage porté par les Vents, on vit l'Apparence vêtue de couleurs changeantes : ſon corps de juppe étoit parſemé de glaces de Miroir, elle avoit des Aîles avec une grande queuë de Paon, & paroiſſoit comme accroupie ſur une eſpece de Nid, d'où ſortirent en foule les Menſonges pernicieux, les Fraudes, les Menſonges agréables, les Flatteries, les Intrigues, les Menſonges Bouffons, les Plaiſanteries, les jolis petits Contes.

Ces Perſonnages formerent les premieres Entrées, après leſquelles le Temps parut. Il chaſſa l'Apparence, & fit ouvrir le Nuage ſur lequel elle s'étoit montrée. On apperçut alors une Horloge immenſe à ſable, de laquelle ſortirent comme en triomphe les Heures & la Vérité. Après quel-

ques récits analogues au ſujet, elles formerent les dernieres Entrées qui terminerent ce beau ſpectacle.

Tels étoient les Ballets Moraux ; ils devoient leur nom à la moralité Philoſophique, qu'ils repréſentoient ſous une délicate allégorie.

Il eſt aiſé d'appercevoir la vaſte carriere que ces repréſentations fourniſſoient à la Danſe, puiſqu'elle en étoit l'ame & le fond. Ces Spectacles au ſurplus réuniſſoient toutes les parties, qui peuvent faire éclater le goût & la magnificence d'un Souverain. Ils exigeoient des recherches fines pour le choix des habits, des idées vives pour l'aſſortiment des perſonages, de l'habileté pour donner aux Danſes l'expreſſion convenable, du génie pour l'in-

vention générale, du talent pour la compoſition des ſimphonies ; du goût, de l'ordre, de la variété dans les décorations, de l'imagination, de l'adreſſe dans les machines, & une dépenſe immenſe, pour mettre en mouvement une compoſition ſi compliquée.

Pluſieurs des perſonages d'ailleurs étoient remplis ordinairement par les Souverains eux-mêmes, les Dames & les Seigneurs les plus aimables de leur Cour. Les Rois ajoutoient ſouvent à tout ce qu'on vient de rapporter, des préſens pour toutes les perſonnes diſtinguées qui y repréſentoient des rôles avec eux ; & ces préſens * étoient offerts d'une

* On nommoit *Sapate* cette partie du Ballet. Il y avoit des Ballets entiers qui portoient ce nom : c'étoient ceux qui

maniere d'autant plus galante, qu'ils paroissoient faire partie de l'action théâtrale.

En France, en Angleterre, en Italie, on a représenté, dans des tems différens, un fort grand nombre de ces Ballets Allégoriques & Moraux; mais la Cour de Savoye semble l'avoir emporté sur toutes les autres, par le choix, la galanterie, & l'arrangement qu'elle a fait éclater dans les siens. Elle avoit au commencement du dernier siécle, le Comte Philippe d'Agliè, le génie peut-être le plus fécond qui ait encore existé en inventions théâtrales & galantes. Le grand art des Souverains est de sçavoir choisir; la honte ou la gloire d'un regne dépendent presque toujours d'un

n'avoient pour objet que les présens qu'on vouloit faire.

homme oublié, ou d'un homme mis à ſa place.

CHAPITRE VII.

Des Ballets Bouffons.

LE premier & peut-être le meilleur ouvrage de ce genre fut repréſenté à Veniſe ſur un Théâtre public *, ſous le titre de la *Verita raminga*; ce qui veut dire, *La Vérité vagabonde, qui n'a ni feu ni lieu.*

Le Tems en fit l'ouverture par une Entrée ſans récit. Elle fut ſi bien caractériſée qu'on comprit

* Je ne connois que ce ſeul Ballet qui ait été donné au Public, comme Spectacle, ailleurs que dans les Cours des Souverains. Tous les autres ont été des Spectacles gratuits, qui ne ſervoient qu'aux divertiſſemens des Rois & des Princes.

aiſément par ſes pas, ſes mouvemens, & ſes attitudes, le ſujet qu'on avoit projetté de repréſenter.

Un Médecin & un Apoticaire qui formerent la premiere Scéne, s'y réjouiſſoient de ce que les maux du monde faiſoient tout leur bien, & de ce que la terre couvroit toujours leurs fautes.

Pendant ce Dialogue mêlé de Danſe & de Chant, une Femme maltraitée par des Avocats, des Procureurs & des Plaideurs, paroît couverte de haillons, maigre, haraſſée, eſtropiée. Elle s'adreſſe au Médecin & à l'Apoticaire pour leur demander quelque ſecours. Ils l'interrogent. Elle a la maladreſſe de dire qu'elle eſt la *Vérité*, & ils la fuient.

Un Cavalier qui ſurvient, touché des cris de cette Infortunée,

s'offre d'abord à elle pour la défendre. Elle a l'imprudence de se découvrir, & il l'abandonne.

Elle apperçoit alors un vieux Capitan qu'elle espere d'émouvoir. Celui-ci en lui peignant ses prétendus exploits, lui promet de la sécourir. Elle qui connoît la forfanterie du Capitan, ne peut s'empêcher d'en rire, & il la fuit, en l'accablant d'injures.

Cette premiere partie du Ballet finit par une Entrée vive de Villageois qui virent la *Vérité* sans la craindre, sans la fuir, & sans s'intéresser à elle. *

Un Négociant fit le premier récit de la seconde partie. Il se réjouissoit sans scrupule, de ce que, pour devenir riche, il ne falloit que faire banqueroute deux ou trois fois. Cette Scéne

* Quelle idée!

fut suivie d'une Entrée dans laquelle un Marchand & un Traitant cherchoient à se défaire en faveur l'un de l'autre d'une *bonne conscience*, qui leur pésoit, qu'ils regardoient tous deux comme un meuble fort incommode & par malheur comme une marchandise d'un très-mauvais débit.

La Vérité se présente à ces deux hommes, qui ne la connurent point. Elle voulut traiter avec eux. A son air de pauvreté, ils la mépriserent.

Alors plusieurs quadrilles de Femmes jeunes & belles parurent. *La Vérité* s'approcha d'elles de la maniere la plus capable de les intéresser. Elles crurent elles-mêmes être touchées du tableau intéressant qui frappoit leurs yeux. Les Simphonies sur lesquelles cette Entrée étoit Dansée expri-

moient des sentimens de tendresse & de pitié, que les attitudes, les pas, les figures rendoient avec onction. *La Vérité* saisit ce moment : elle se nomme. Tout-à-coup la Simphonie & la Danse changent de caractère : peu-à-peu les Quadrilles se dissipent : *la Vérité* reste encore triste, rebutée, abandonnée.

Dans cet instant, la Muse du Théâtre arrive. Elle voit & reconnoît *la Vérité* ; Tout le monde, lui dit-elle, vous fuit, vous hait, vous délaisse. Je vais vous accueillir ; mais soyez docile, & laissez-vous conduire.

A sa voix, accourent alors les différens personnages que cette Muse introduit sur la Scéne. Ils entourent par ses ordres *la Vérité*, la déguisent d'une maniere agréable, lui font non-seulement

changer d'habits, mais encore de geſte, de maintien, de langage. Ce n'eſt plus une figure triſte, fâcheuſe, dégoûtante : c'eſt un perſonnage vif, gai, amuſant, dont la parure & les diſcours ſont déſormais l'ouvrage aimable des graces.

Des Bouffons qui ſurviennent, rendent hommage à la Vérité, la choiſiſſent pour leur Souveraine & terminent ce Spectacle par une Entrée générale qui exprime la joie la plus folle.

Les Ballets de ce genre ont donné l'idée de ces Intermédes qu'on joint en Italie aux grands Opéra, & de ces Opéra Bouffons qu'on y repréſente ſéparement ſur des Théâtres publics.

On ne compoſe guéres depuis long-tems ces ouvrages, que ſur des ſujets bas, communs, & dans

le goût de nos farces anciennes ; mais le sortilége d'une Musique vive & saillante les rend extrêmement piquans. On oublie, malgré soi pendant la Représentation, le mauvais fonds sur lequel ils sont bâtis, pour se livrer sans réserve aux détails agréables, au Chant d'expression, aux traits multipliés de naturel & de génie, dont les Musiciens excellens ont l'art de les embellir.

CHAPITRE VIII.

Des Moralités.

LEs vieilles Tragédies de nos bons Ayeux furent appellées de ce nom ; mais les représentations dont il s'agit ici étoient des actions très-différentes. Une imita-

tion des mœurs, des paſſions, des actions fut la ſeule cauſe de cette dénomination qu'on donna à certains Ballets * plutôt qu'à d'autres.

Il s'en faut bien qu'ils fuſſent des compoſitions régulieres. Leur ſingularité ſeule me détermine à les faire connoître. On en repréſenta un de cette eſpece, pour célébrer le Mariage du Prince Palatin du Rhin avec la Princeſſe d'Angleterre. En voici la Deſcription, telle qu'on la trouve dans un Auteur contemporain.

» Un Orphée jouant de ſa Lyre
» entra ſur le Théâtre, ſuivi d'un
» Chien, d'un Mouton, d'un Cha-
» meau, d'un Ours & de pluſieurs
» Animaux ſauvages, leſquels

* Ces Ballets étoient encore d'une eſpece différente des Ballets Moraux, dont j'ai parlé au Chapitre VI.

» avoient délaissé leur nature fa-
» rouche & cruelle, en l'oyant
» chanter, & jouer de sa Lyre.
» Après vint Mercure qui pria
» Orphée de continuer les doux
» airs de sa Musique, l'assurant
» que non-seulement les bêtes
» farouches, mais les Etoiles du
» Ciel, danseroient au son de sa
» voix.

» Orphée, pour contenter Mer-
» cure, recommença ses chan-
» sons. Aussi-tôt on vit que les
» Etoiles du Ciel commencerent
» à se remuer, sauter, danser;
» ce que Mercure regardant, &
» voyant Jupiter dans une nue,
» il le supplia de vouloir transf-
» former aucunes de ces Etoiles en
» des Chevaliers, qui eussent été
» renommés en amours pour leur
» constante fidélité envers les Da-
» mes.

» A l'instant, on vit plusieurs » Chevaliers dans le Ciel tous » vêtus d'une couleur de flammes, » tenant des lances noires, lesquels ravis aussi de la Musique » d'Orphée, lui en rendirent une » infinité de louanges.

» Mercure alors supplia Jupiter » de transformer aussi les autres » Etoiles en autant de Dames » qui avoient aimé ces Chevaliers. » Incontinent, ces Etoiles changées en autant de Dames furent » vûes vêtues de la même couleur » que leurs Chevaliers.

» Mercure voyant que Jupiter » avoit oüi ses prieres, le supplia » de permettre que toutes ces » ames céléstes de Chevaliers avec » leurs Dames descendissent en » terre, pour danser à ces nôces » Royales.

» Jupiter lui accorda encore

» cette requête, & les Chevaliers » & leurs Dames descendant des » nues sur le Théâtre au son de » plusieurs Instrumens danserent » divers Ballets ; ce qui fut la fin » de cette belle Moralité.

Quel monstre qu'une pareille composition ! Comment ne pas regretter les dépenses excessives qu'elle a dû coûter ? Ce n'est pas cependant par le défaut d'imagination qu'elle péche. Il en falloit, pour la combiner, & il y a de l'esprit & de la galanterie dans la maniere dont le dénouement est tourné vers l'objet principal de la Fête ; mais quelle barbarie dans le dessein ! quelle bisarrerie dans les tableaux ! quelle puérilité dans les moyens ! quel défaut d'agrémens, de graces, de convenance dans tout l'ouvrage !

Sans le goût, même avec du

talent, il ne faut rien entreprendre dans les Arts. On fait preſque tout avec cette partie délicate de l'eſprit, & on ne fait rien ſans elle. C'eſt un ſentiment vif, prompt & sûr, qui met tout à ſa place & qui ne peut rien ſupporter dans le lieu où il ne doit point être. Il ménage les contraſtes, évite les contradictions, écarte les idées baſſes, dédaigne les petits détails, réjette les moyens frivoles ou giganteſques, n'adopte que les vûes fines, les plans nobles, les idées juſtes.

Le Souverain qui ſçait bien choiſir, pour imaginer, arranger & conduire une Fête d'éclat, diminue quelquefois de moitié ſa dépenſe, & double toujours ſa gloire.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Des Ballets Ambulatoires.

CE n'eſt pas ſeulement au Théâtre, que la Danſe a formé le fond d'un grand Spectacle. Des Fêtes conſacrées par la piété, autoriſées par l'uſage, & rendues auguſtes par le motif qui les fait célébrer l'ont fait employer encore de la maniere la plus ſolemnelle dans des occaſions particulieres.

Les Portugais imaginerent autrefois, & ont depuis mis ſouvent en pratique des *Ballets Ambulatoires*, dont l'appareil, la pompe, la magnificence ne le cé-

dent en rien aux Spectacles que nous venons de décrire. La premiere idée leur en eſt venue des Tyrrhéniens; & l'antiquité a donné à ce genre le nom de pompe Tyrrhénique *.

La mer, le rivage, les ruës, les places publiques, ſont les Théâtres ſur leſquels on fait voir ſucceſſivement ces repréſentations. Je crois qu'on ne ſera pas fâché d'en trouver ici une deſcription exacte, & je vais, pour cette raiſon, en rapporter deux des plus célébres.

On donna l'un de ces *Ballets Ambulatoires* à l'occaſion de la Canoniſation du Cardinal Char-

* Chorus erat Cithariſtorum & Satyrorum ad inſtar pompæ Tyrrhenicæ : omnes balteo accincti, coronam auream capite gerebant, & æquo gradu gradiebantur ordine cum cantu & ſaltatione. *Ap. Alex.*

les Borromée, qui ſous le Pontificat de Pie IV. avoit été Protecteur du Portugal *.

A trois mille du Port de Liſbonne, ſur le pont d'un gros vaiſſeau orné de voiles de différentes couleurs, de banderolles, de cordages de ſoye, on avoit élevé un ſuperbe baldaquin d'étoffe d'or, ſous lequel on avoit placé l'image du Cardinal Protecteur.

On ſuppoſoit, qu'il venoit, pour la ſeconde fois, prendre la protection du Royaume. Ainſi tous les vaiſſeaux du port magnifiquement appareillés vinrent juſqu'à cet endroit à ſa rencontre,

* Tous les Royaumes Catholiques ont à Rome un Cardinal qui ſe mêle de leurs affaires Eccléſiaſtiques auprès du Saint-Siege. C'eſt de cette fonction que chacun de ces Cardinaux tire ſon titre de Protecteur.

lui rendirent les honneurs de la mer, & toute cette Flotte vogua ensuite en bon ordre jusqu'à la Rade de Lisbonne, où elle entra au bruit de toute l'artillerie de la Ville.

Les Chasses de saint Vincent, & de saint Antoine de Padoue * furent portées en pompe jusqu'au Port. On feignoit que ces deux principaux Patrons du Portugal alloient en recevoir le Protecteur.

Les Chasses de ces deux Saints portées par les Grands de l'Etat, étoient suivies de tous les corps Ecclésiastiques, qui au moment du débarquement reçurent l'image de Charles, avec les transports de la plus vive joie, & au bruit

* On le nomme ainsi parce qu'il mourut dans cette Ville. Il étoit né à Lisbonne.

du Canon de la Ville & des Vaisseaux.

L'Image fut placée tout de suite sur un riche brancard & entourée, en des positions subalternes, de toutes les Images des autres Saints particulierement honorés en Portugal : elles étoient toutes portées sur des brancards dorés, ornés de festons, de banderolles, & de beaucoup de pierreries.

La Marche alors commença : elle fut composée des différens corps Religieux, des Ecclésiastiques, de toute la Noblesse & d'une foule inombrable de Peuple.

Quatre Chars d'une grandeur extraordinaire étoient distribués entre tous ces différens Etats. Le premier représentoit le Palais de la Renommée ; le second, la ville de Milan ; le troisiéme, le Por-

tugal ; le quatriéme, l'Egliſe.

Autour de chacune de ces machines roulantes, des troupes de Danſeurs exécutoient au ſon des plus éclatantes Symphonies, les actions célébres du Saint, & ceux qui étoient autour du Char de la Renommée ſembloient par leurs attitudes aller les apprendre à tous les Peuples du monde.

Cette pompe paſſa du Port dans la Ville, ſous pluſieurs Arcs de triomphe. Les ruës étoient parées de Tapiſſeries les plus riches ; la terre étoit jonchée de Fleurs. Sur des Théâtres élevés en pluſieurs quartiers de la Ville, on voyoit exécuter des Danſes vives ſur des Symphonies qui exprimoient l'allégreſſe publique : dans tous les détours des ruës, une foule d'Inſtrumens de toutes les eſpeces étoient répandus ſur des échafauts.

fauts. On étala dans cette Fête, des richesses immenses. L'Image seule du nouveau Saint fut enrichie de plus d'un million de pierreries.

La Béatification d'Ignace de Loyola donna lieu au second Ballet de ce genre, qu'on se propose de rapporter.

» Le 31. * Janvier (1610.)
» après l'Office solemnel du ma-
» tin & du soir, sur les quatre
» heures après midi, deux cens
» Arquebusiers se rendirent à la
» porte de Notre-Dame de Lor-
» rette, où ils trouverent une ma-
» chine de bois d'une grandeur
» énorme qui représentoit le che-
» val de Troye.

» Ce Cheval commença dès-

* On transcrit tout ceci mot à mot du Traité des Ballets du Pere *Ménestrier* Jésuite.

» lors à se mouvoir par de secrets
» ressorts, tandis qu'autour de ce
» Cheval se représentoient en
» Ballets les principaux événe-
» mens de la guerre de Troye.

» Ces représentations durerent
» deux bonnes heures, après quoi
» on arriva à la place Saint-Roch
» où est la Maison Professe des
» Jésuites.

» Une partie de cette Place re-
» présentoit la ville de Troye avec
» ses tours & ses murailles. Aux
» approches du Cheval, une par-
» tie des murailles tomba. Les
» soldats Grecs sortirent de cette
» machine, & les Troyens de
» leur Ville, armés & couverts
» de feux d'artifice avec lesquels
» ils firent un combat merveil-
» leux.

» Le Cheval jettoit des feux
» contre la Ville; la Ville contre

» le Cheval ; & l'un de plus beaux
» ſpectacles fut la décharge de
» de dix-huit Arbres tous chargés
» de ſemblables feux.

» Le lendemain, d'abord après
» le dîné, parurent ſur Mer au
» quartier de Pampuglia, quatre
» Brigantins richement parés,
» peints & dorés, avec quantité
» de banderolles & de grands
» chœurs de Muſique. Quatre
» Ambaſſadeurs, au nom des qua-
» tre Parties du Monde, ayant
» appris la Béatification d'Ignace
» de Loyola, pour reconnoître
» les bienfaits que toutes les Par-
» ties du Monde avoient reçus
» de lui, venoient lui faire hom-
» mage, & lui offrir des préſens,
» avec les reſpects des Royaumes
» & des Provinces de chacune de
» ces Parties.

» Toutes les Galeres & les

» Vaiſſeaux du Port ſaluerent ces
» Brigantins. Etant arrivés à la
» place de la Marine, les Ambaſ-
» ſadeurs deſcendirent, & mon-
» terent en même-tems ſur des
» Chars ſuperbement ornés, &,
» accompagnés de trois cens Ca-
» valiers, s'avancerent vers le
» College, précédés de pluſieurs
» Trompettes.

» Après quoi des Peuples de
» diverſes Nations, vêtus à la ma-
» niere de leurs Païs, faiſoient un
» Ballet très-agréable, compoſant
» quatre Troupes ou Quadrilles,
» pour les quatre Parties du Mon-
» de.

» Les Royaumes & les Provin-
» ces, repréſentés par autant de
» Génies marchoient, avec ces
» Nations; & les Peuples dif-
» férens, devant les Chars des
» Ambaſſadeurs de l'Europe, de

» l'Asie, de l'Afrique, & de l'A-
» mérique, dont chacun étoit es-
» corté de soixante-dix Cava-
» liers.

» La Troupe de l'Amérique
» étoit la premiere, & entre
» ses Danses elle en avoit une
» plaisante de jeunes Enfans dé-
» guisés en Singes, en Guenons,
» & en Perroquets. Devant le
» Char étoient douze Nains mon-
» tés sur des Haquenées : le Char
» étoit tiré par un Dragon.

» La diversité & la richesse des
» habits ne faisoient pas le moin-
» dre ornement du Ballet & de
» cette Fête, quelques-uns ayant
» pour plus de deux cens mille
» écus de pierreries.



CHAPITRE II.

Des Fêtes de la Cour de France, depuis 1560. jusqu'en l'année 1610.

LEs Tournois, & les Carrousels, ces Fêtes guerrieres & magnifiques avoient causé à la Cour de France en l'année 1559. un événement trop tragique, pour qu'on pût songer à les y faire servir souvent dans les réjouissances solemnelles. Ainsi les Bals, les Mascarades, & sur-tout les Ballets qui n'entraînoient après eux aucun danger, & que la Reine Catherine de Médicis avoit connus à Florence, furent pendant plus de cinquante ans, la ressource de la galanterie & de la

magnificence Françoise *.

L'aîné des enfans de Henri II. ne regna que dix-sept mois. Il en coûta peu de soins à sa mere, pour le distraire du Gouvernement que son imbécillité le mettoit hors d'état de lui disputer ; mais le caractère de Charles IX. Prince fougueux qui joignoit à quelque

* Depuis 1559. qui fut l'époque de la mort de Henri II. jusqu'en l'année 1612. il n'y eut que quatre Tournois en France ; le premier à Orléans en 1560. où Henri de Bourbon Marquis de Beaupréau fut tué ; le second en 1573. pour célébrer le jour de la naissance de Charles IX. où ce Roi & le Duc d'Anjou son frere soutinrent le combat à tout venant ; le troisiéme en 1581 au Mariage du Duc de Joyeuse & de Marguerite de Lorraine ; le quatriéme en 1612. pour le double Mariage du Roi Louis XIII. avec l'Infante d'Espagne, & du Roi Philippe avec la seconde Fille de France. Le nombre des Mascarades & des Ballets qui furent dansés pendant le cours de ces cinquante ans est immense.

eſprit un penchant naturel pour les beaux Arts, tint dans un mouvement continuel l'adreſſe, les reſſources, la politique de la Reine. Elle imagina Fêtes ſur Fêtes, pour lui faire perdre de vûe ſans ceſſe le ſeul objet dont elle auroit dû toujours l'occuper.

Henri III. devoit tout à ſa Mere & il n'étoit point naturellement ingrat. Il avoit la pente la plus forte au libertinage, un goût exceſſif pour le plaiſir, l'eſprit léger, le cœur gâté, l'ame foible. Catherine profita de cette vertu & de ces vices pour arriver à ſes fins. Elle mit en jeu, les Feſtins, les Bals, les Maſcarades, les Ballets, les Femmes les plus belles, les Courtiſans les plus libertins. Elle endormit ainſi ce Prince malheureux ſur un trône entouré de précipices. Sa vie ne

fut qu'un long ſommeil embelli quelquefois par des images riantes, & troublé plus ſouvent par des ſonges funeſtes.

Pour remplir l'objet que je me propoſe ici, je crois devoir choiſir, parmi le grand nombre de Fêtes qui furent imaginées durant ce regne, celles qu'on donna en 1581. pour le Mariage du Duc de Joyeuſe & de Marguerite de Lorraine belle-ſœur du Roi. En retraçant l'idée de la galanterie de ce tems, elles font voir que la Danſe fut un art connu des François, avant tous les autres, comme il l'avoit été autrefois des Grecs & des Romains. Je ne fais au reſte, que copier d'un Hiſtorien * contemporain les détails que je vais écrire.

» Le Lundi dix-huit Septembre

* Journal de l'Etoile.

» 1581. le Duc de Joyeuſe &
» Marguerite de Lorraine Fille
» de Nicolas de Vaudemont ſœur
» de la Reine, furent fiancés en
» la Chambre de la Reine, & le
» Dimanche ſuivant, furent ma-
» riés à trois heures après midi en
» la Paroiſſe de Saint-Germain de
» l'Auxerrois.

» Le Roi mena la Mariée au
» Mouſtier ſuivie de la Reine,
» Princeſſes & Dames tant riche-
» ment vêtues, qu'il n'eſt mémoi-
» re en France d'avoir vû choſe ſi
» ſomptueuſe. Les habillemens du
» Roi & du Marié étoient ſem-
» blables, tant couverts de bro-
» deries, de perles, pierreries,
» qu'il n'étoit poſſible de les eſti-
» mer ; car tel accoutrement y
» avoit qui coûtoit dix mille écus
» de façon ; & toutes fois, aux
» dix-ſept Feſtins qui de rang &

» de jour à autre, par ordonnan-
» ce du Roi, furent faits depuis
» les Nôces, par les Princes &
» Seigneurs parens de la Mariée
» & autres des plus grands de la
» Cour, tous les Seigneurs &
» Dames changerent d'accoutre-
» mens, dont la plûpart étoient
» de toile & drap d'or & d'argent
» enrichis de broderies & de
» pierreries en grand nombre &
» de grand prix.

» La dépense y fut si grande,
» y compris les Tournois, Mas-
» carades, Présens, Devises, Mu-
» sique, Livrées, que le bruit
» étoit que le Roi n'en seroit pas
» quitte pour douze cens mille
» écus *.

» Le Mardi 18. Octobre, le
» Cardinal de Bourbon fit son

* Ce qui revient à près de sept millions de notre monnoie.

» Festin de Nôces en l'Hôtel de
» son Abbaye Saint-Germain des
» Prés, & fit faire à grands frais,
» sur la riviere de Seine, un grand
» & superbe appareil d'un grand
» Bac accomodé en forme de Char
» triomphant, dans lequel le Roi,
» Princes, Princesses & les Ma-
» riés devoient passer du Louvre
» aux Pré-aux-Clercs, en pompe
» moult solemnelles, car ce beau
» Char triomphant, devoit être
» tiré par-dessus l'eau, par d'au-
» tres batteaux déguisés en Che-
» vaux Marins, Tritons, Dau-
» phins, Baleines & autres mons-
» tres Marins en nombre de vingt-
» quatre, en aucuns desquels
» étoient portés à couvert au ven-
» tre desdits monstres, Trompet-
» tes, Clairons, Cornets, Vio-
» lons, Hautbois, & plusieurs
» Musiciens d'excellence, même

» quelques tireurs de feux Arti-
» ficiels, qui pendant le trajet
» devoient donner maints passe-
» tems, tant au Roi qu'à 50000.
» personnes qui étoient sur le ri-
» vage ; mais le mystère ne fut
» pas bien joué, & ne put-on fai-
» re marcher les Animaux ainsi
» qu'on l'avoit projetté, de façon
» que le Roi ayant attendu depuis
» quatre heures du soir jusqu'à
» sept aux Thuilleries, le mou-
» vement & acheminement de ces
» animaux, sans en appercevoir
» aucun effet ; dépité, dit, *qu'il*
» *voyoit bien que c'étoient des bêtes*
» *qui commandoient à d'autres bê-*
» *tes ;* & étant monté en Coche
» s'en alla avec les Reines & toute
» la suite, au Festin qui fut le plus
» magnifique de tous ; nomme-
» ment en ce que ledit Cardinal
» fit représenter un Jardin artifi-

» ciel garni de fleurs & de fruits,
» comme si ç'eût été en Mai, ou
» en Juillet & Août.

» Le Dimanche 15. Octobre,
» Festin de la Reine dans le Lou-
» vre, & après le Festin le Ballet
» de Circé & de ses Nymphes.

Le triomphe de Jupiter & de Minerve étoit le sujet de ce Ballet, qui fut donné sous le titre de Ballet comique de la Reine. Il fut représenté dans la grande salle de Bourbon, par la Reine, les Princesses, les Princes, & les plus grands Seigneurs de la Cour. Il commença à dix heures du soir, & ne finit qu'à trois heures après minuit.

Balthasar de Beaujoyeux * fut l'inventeur du sujet, & en disposa

* Il étoit dans ce tems un des meilleurs Violons de l'Europe, & son ouvrage qui est imprimé est plein d'inven-

toute l'ordonnance. Il en communiqua le plan à la Reine qui l'approuva ; mais le peu de tems qui restoit ne lui permettant point de se charger des Récits, de la Musique & des Décorations ; la Reine, à sa priere, commanda à la Chenaye Aumônier du Roi de faire les Vers ; Beaulieu Musicien de la Reine eut ordre de composer la Musique ; & Jacques Patin Peintre du Roi fut chargé des Décorations.

» Le Lundi 16. en la belle & » grande Lice dressée & bâtie au

tion & d'esprit. Le Maréchal de Brissac Gouverneur de Piémont avoit goûté Beaujoyeux, & l'avoit envoié à Catherine de Médicis qui le fit son Valet-de-chambre.

D'Aubigné, dans sa vie qui est à la tête du Baron de Fœneste, se prétend l'auteur de ce Ballet ; c'est un mensonge grossier. Nous dattons de loin en France pour les vols Litteraires.

» Jardin du Louvre, ſe fit un
» combat de quatorze blancs con-
» tre quatorze jaunes à huit heu-
» res du ſoir aux flambeaux.

» Le Mardi 17. autre combat,
» à la Pique, à l'eſtoc, au tron-
» çon de la Lance, à pied & à
» cheval; & le Jeudi 19. fut fait
» le Ballet des Chevaux, auquel
» les Chevaux d'Eſpagne, Cour-
» ſiers & autres en combattant
» s'avançoient, ſe retournoient
» contournoient au ſon & à la ca-
» dence des Trompettes & Clai-
» rons, y ayant été dreſſés cinq
» mois auparavant.

» Tout cela fut beau & plai-
» ſant; mais la grande excellence
» qui ſe vit les jours de Mardi &
» Jeudi, fut la Muſique de voix
» & d'inſtrumens la plus harmo-
» nieuſe & la plus déliée qu'on
» ait jamais ouïe (*on la devoit au*

» *goût & aux soins de Baïf*) furent
» aussi les feux artificiels qui bril-
» lerent avec effroyable épouvan-
» tement & contentement de tou-
» tes personnes sans qu'aucun en
» fût offensé.

La partie éclatante de cette Fête qui a été saisie par l'Historien que j'ai copié, n'est pas celle qui méritoit le plus d'éloges. Il y en eut une qui lui fut très-supérieure & qui ne l'a pas frappé.

La Reine & les Princesses qui représentoient dans le Ballet les Nayades & les Néreïdes, terminerent ce spectacle par des présens ingénieux qu'elles offrirent aux Princes & Seigneurs, qui sous la figure de Tritons avoient dansé avec elles. C'étoient des Médailles d'or gravées avec assez de finesse pour le tems. Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'en trouver ici quelques-unes.

Celle que la Reine offrit au Roi repréſentoit un Dauphin qui nageoit ſur les flots : ces mots étoient gravés ſur le revers :

Delphinum ut Delphinem rependat.

Ce qui veut dire :

Je vous donne un Dauphin, & j'en attends un autre.

Madame de Nevers en donna une au Duc de Guiſe, ſur laquelle étoit gravé un Chéval-Marin, avec ces mots :

Adverſus ſemper in hoſtem.
Prêt à fondre ſur l'ennemi.

Il y avoit ſur celle que M. de Genevois reçut de Madame de Guiſe un Arion avec ces paroles :

Populi ſuperat prudentia fluctus.
Le peuple en vain s'émeut ; la prudence l'appaiſe.

Madame d'Aumale en donna une

à M. de Chauſſin, ſur laquelle étoit gravée une Baleine, avec cette belle maxime :

Cui ſat nil ultrà.
Avoir aſſez, c'eſt avoir tout.

Un Phyſités, qui eſt une eſpece d'Orque ou de Baleine, étoit repréſenté ſur la Médaille que Madame de Joyeuſe offrit au Marquis de Pons, ces mots lui ſervoient de deviſe :

Sic famam jungere famæ.
Si vous voulez pour vous fixer la renommée,
Occupez toujours ſes cent voix.

Le Duc d'Aumale reçut un Triton tenant un Trident & voguant ſur les flots irrités. Ces trois mots étoient gravés ſur le revers :

Commovet & ſedat.
Il les trouble & les calme.

Une branche de Corail ſortant

de l'eau étoit gravée sur la Médaille que Madame de l'Archant présenta au Duc de Joyeuse. Elle avoit ces mots pour dévise :

Eadem natura remansit.
Il change en vain ; il est le même.

Ainsi la Cour de France troublée par la mauvaise politique de la Reine, divisée par l'intrigue, déchirée par le fanatisme, ne cessoit point cependant d'être enjouée, polie & galante. Trait singulier & de caractère, qui seroit sans doute une sorte de mérite, si le goût des plaisirs, sous un Roi efféminé *, n'y avoit été poussé jusqu'à la licence la plus effrénée ** ; ce qui est toujours une

* Journal de Henri III.
** Henri III. couroit le Bal en habit de Fille. Il donna un festin entr'autres à sa Mere, où les femmes servirent déguisées en hommes. La Reine lui ren-

tàche pour le Souverain, une flétrissure pour les Courtisans, & une contagion funeste pour le Peuple.

CHAPITRE III.

Suite du Précédent.

HEnri IV. avoit été élevé dans un Païs où l'on danse en naissant. *Il ne fut question*, dit le Duc de Sulli dans ses Mémoires *, *pendant tout le tems du séjour de ce Prince en Bearn, que de réjouissances & de galanteries. Le goût de Madame sœur du Roi pour ces di-*

dit la pareille par un autre où les Dames les plus belles firent le même office, la gorge découverte & les cheveux épars. *Mez. Hist. de Fr. sur l'année* 1577.

* Mém. de Sulli. Liv. 1.

vertissemens lui étoit d'une ressource inépuisable. J'appris auprès de cette Princesse, continue Sulli, *le métier de Courtisan dans lequel j'étois fort neuf. Elle eut la bonté de me mettre de toutes ses parties ; & je me souviens, qu'elle voulut bien m'apprendre elle-même le pas d'un Ballet qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence.*

Aussi la Danse fut-elle un des amusemens favoris de Henri IV. Il sembloit trouver dans les charmes de cet exercice, lorsqu'il fut parvenu au trône, le dédommagement d'une partie des travaux qu'il lui avoit coûté à conquérir. Sulli, le grave Sulli *, étoit

* L'Hiver de 1608. disent les Mémoires de *Sulli*, *Liv.* 25. se passa tout entier en de plus grands divertissemens encore que les autres, & dans des Fêtes préparées, avec beaucoup de magnificence.... l'Arsenal étoit toujours l'en-

l'ordonnateur des Spectacles qui amusoient ce bon Prince ; mais il les lui offroit en Ministre Philosophe, & Henri IV. les recevoit en grand Roi.

On lui annonça un jour, pendant une de ces Fêtes, la prise d'Amiens par l'armée Espagnole. *Ce coup est du Ciel*, dit-il, *c'est assez fait le Roi de France : il est tems de faire le Roi de Navarre ;* & se retournant du côté de la belle Gabrielle, qui, comme lui, portoit les habits de la Fête, & qui fondoit en larmes, il lui dit :

droit où s'exécutoient ces Jeux & ces Spectacles qui demandoient quelque préparation .... J'avois fait construire à ce sujet une salle spatieuse .... un jour qu'on représentoit un fort beau Ballet dans cette salle, &c.

Il dit dans ce même endroit, que lorsqu'il ne se mêloit pas de ces divertissemens, le Roi trouvoit toujours qu'il y manquoit quelque chose.

Ma Maîtresse, il faut quitter nos armes, & monter à cheval, pour faire une autre guerre. Le jour même en effet, il rassembla quelques Troupes, marcha à Amiens avec elles, & le premier.

Les grands Rois donnent toujours leur ton aux Cours même des autres Rois. On dansa dans tous les Etats de l'Europe, parce que cet exercice étoit à la mode à la Cour de Henri IV. Je trouve dans les Mémoires du tems, qu'on y exécuta plus de quatre-vingts grands Ballets, depuis 1689. jusqu'en 1610. beaucoup de Bals magnifiques, & un très-grand nombre de Mascarades fort singulieres.

Ce bon Roi * avoit une sorte

* Le Dimanche 23. Février 1597. qui étoit le premier *Dimanche de Careme*, le Roi fit une Mascarade de Sorciers, & de

de passion pour ce genre d'amusement. Peut-être est-ce durant son Regne, que les François ont le plus dansé, & qu'ils se sont le mieux battus.

CHAPITRE IV.

Des Bals.

UN Tableau de Philostrate *, nous représente *Comus* dans un Salon éclairé avec autant de goût que de magnificence. Un chapeau de roses orne sa tête ; ses traits sont animés de vives couleurs, la joie est dans ses yeux, le sourire est sur ses lévres.

alla voir les compagnies de Paris. Il fut sur la Présidente Saint-André, sur Zamet & à tout plein d'autres lieux, ayant toujours la Marquise à son côté, qui le démasquoit & le baisoit par-tout où il entroit. *L'Etoile, Journ. de Henri IV. p. 332. Ed.* 1741.

* Troisiéme Tableau.

Ennivré de plaiſirs, chancelant ſur ſes pieds, il paroît ſe ſoûtenir à peine de la main droite ſur un épieu. Il porte à la gauche *un flambeau allumé qu'il laiſſe pencher nonchalamment, afin qu'il brûle plus vîte.**

Le parquet du Salon eſt jonché de fleurs : quelques Perſonnages du Tableau ſont peints dans des attitudes de danſe : quelques autres ſont encore rangés autour d'une Table proprement ſervie ; mais le plus grand nombre eſt placé avec ordre ſous une Tribune dans laquelle on découvre une foule de Joueurs d'Inſtrumens, qu'on croit entendre. C'eſt un Bal en forme, auquel Comus préſide. Le goût moderne ne produit rien de plus élégant.

* Rien n'eſt plus Philoſophique que cette Image.

Comus, en effet, eſt regardé comme l'Inventeur de toutes les Danſes, dont les Grecs & les Romains embellirent leurs Feſtins. Elles furent d'abord, comme les Intermédes de ces repas que la joie & l'amitié ordonnoient dans les familles. Bientôt le plaiſir, la bonne chere & le vin donnerent une plus grande étendue à cet amuſement. On quitta la table, pour ſe livrer entierement à la Danſe. Les familles s'unirent, pour multiplier les Acteurs & le plaiſir; mais l'Aſſemblée en devenant plus nombreuſe, prit un air de Fête, dont les égards, la bienſéance & l'orgueil s'établirent bientôt les arbitres ſuprêmes. Dès-lors, les jeux rians de Bacchus, la gayeté des Feſtins, la liberté qu'inſpirent le vin & la bonne chere; ce déſordre aima-

ble qui préſidoit aux Danſes inventées par Comus diſparurent, pour faire place au ſérieux, au bon ordre, à la dignité des Bals de cérémonie.

Nous trouvons leur uſage établi dans l'Antiquité la plus reculée; & il n'eſt point étonnant, qu'il ſe ſoit conſervé juſqu'à nous. La Danſe ſimple, celle qui ne demande que quelques pas, les graces que donnent la bonne éducation & un ſentiment médiocre de la meſure, fait le fond de cette ſorte de Spectacle; & dans les occaſions ſolemnelles, il eſt d'une reſſource aiſée, qui ſupplée au défaut d'imagination. Un Bal eſt ſitôt ordonné, ſi facilement arrangé: il faut ſi peu de combinaiſons dans l'Eſprit, pour le rendre magnifique: il naît tant d'hommes communs, & on en voit ſi

peu qui ſoient capables d'inventer des choſes nouvelles, qu'il étoit dans la nature, que les Bals de cérémonie une fois trouvés fuſſent les Fêtes de tous les tems.

Ils ſe multiplierent en Gréce, à Rome & dans l'Italie. On y danſoit froidement des Danſes graves. On n'y paroiſſoit qu'avec la parure la plus recherchée : la richeſſe, le luxe y étaloient avec dignité une magnificence monotone. On n'y trouvoit alors, comme de nos jours, que beaucoup de pompe ſans art, un grand faſte ſans invention, l'air de diſſipation ſans gayeté.

C'eſt dans ces occaſions, que les Perſonnages les plus reſpectables ſe faiſoient honneur d'avoir cultivé la Danſe dans leur jeuneſſe. Socrate eſt loué des Philoſophes qui ont vécu après lui, de

ce qu'il danſoit, comme un autre, dans les Bals de cérémonie d'Athénes. Platon, le divin Platon mérita leur blâme, pour avoir refuſé de danſer à un Bal que donnoit un Roi de Syracuſe; & le ſévere Caton, qui avoit négligé de s'inſtruire, dans les premiers ans de ſa vie, d'un art qui étoit devenu chez les Romains un objet ſérieux, crut devoir ſe livrer à cinquante-neuf ans, comme le bon M. Jourdain, aux ridicules inſtructions d'un maître à danſer de Rome *.

Le préjugé de dignité & de bienſéance établi en faveur de ces Aſſemblées, ſe conſerva dans toute l'Antiquité. Il paſſa enſuite, dans toutes les conquêtes des Romains, & après la deſtruction de

* J'en ai déja parlé dans la premiere Partie,

l'Empire, les Etats qui ſe formerent de ſes débris, retinrent tous cette inſtitution ancienne. On donna des Bals de cérémonie juſqu'au tems où le génie trouva des moyens plus ingénieux, de ſignaler la magnificence & le goût des Souverains ; mais ces belles inventions n'anéantirent point un uſage ſi connu ; les Bals ſubſiſterent & furent même conſacrés aux occaſions de la plus haute cérémonie.

Lorſque Louis XII. voulut montrer toute la dignité de ſon rang, à la ville de Milan, il ordonna un Bal ſolemnel où toute la Nobleſſe fut invitée. Le Roi en fit l'ouverture ; les Cardinaux de Saint-Severin & de Narbonne y danſerent ; les Dames les plus aimables y firent éclater leur goût, leur richeſſe, leurs graces.

Phillippe II. alla à Trente en 1562. pendant la tenue du Concile. Le Cardinal Hercule de Mantoue qui y préſidoit en aſſembla les Peres, pour déterminer la maniere dont le fils de l'Empereur Charles-Quint y ſeroit reçû. Un Bal de cérémonie fut délibéré à la pluralité des voix. Le jour fut pris; les Dames les plus qualifiées furent invitées, & après un grand Feſtin, le Cardinal de Mantoue ouvrit le Bal, où le Roi Philippe & tous les Peres du Concile, dit le Cardinal Palavicin, dont j'emprunte ce trait Hiſtorique, danſerent avec autant de modeſtie que de dignité.

La décence, l'honnêteté, la convenance de ces ſortes de Fêtes étoient au reſte, dans ce tems, ſi ſolemnellement établies dans l'o-

pinon des hommes, que l'amer Fra-Paolo dans ſes déclamations cruelles contre ce Concile, ne crut pas même ce trait ſuſceptible de critique.

La Reine Catherine de Médicis qui avoit des deſſeins & qui n'eut jamais de ſcrupules, égaya ces Fêtes, & leur donna même une tournure d'eſprit qui y rappella le plaiſir. Pendant ſa Régence, elle mena le Roi à Bayonne, où ſa Fille Reine d'Eſpagne, vint la joindre avec le Duc d'Albe que la Régente vouloit entretenir. C'eſt-là, qu'elle déploya tous les petits reſſorts de ſa politique vis-à-vis d'un Miniſtre qui en connoiſſoit de plus grands, & les reſſources de la galanterie vis-à-vis d'une foule de Courtiſans diviſés, qu'elle avoit intérêt de diſtraire de l'objet principal qui l'avoit amenée.

Les Ducs de Savoye & de Lorraine, pluſieurs autres Princes étrangers étoient accourus à la Cour de France, qui étoit auſſi magnifique que nombreuſe. La Reine qui vouloit donner une haute idée de ſon adminiſtration donna le Bal deux fois le jour, Feſtins ſur Feſtins, Fête ſur Fête. Voici celle où je trouve le plus de variété, de goût & d'invention *.

Dans une petite Iſle ſituée dans la riviere de Bayonne & qui étoit couverte d'un bois de Haute-Futaye, la Reine fit faire douze grands Berceaux qui aboutiſſoient à un Salon de forme ronde qu'on avoit pratiqué dans le milieu. Une quantité immenſe de Luſtres de fleurs furent ſuſpendus aux

* Voyez les Mémoires de la Reine de Navarre.

Arbres, & on plaça une Table de douze couverts dans chacun des Berceaux.

La Table du Roi, des Reines, des Princes & des Princesses du Sang étoit dressée dans le milieu du Salon, en sorte que rien ne leur cachoit la vûe des douze Berceaux, où étoient les Tables destinées au reste de la Cour.

Plusieurs Symphonistes distribués derriere les Berceaux & cachés par les Arbres se firent entendre, dès que le Roi parut. Les Filles-d'honneur des deux Reines, vêtues élégamment partie en Nymphes, partie en Nayades, servirent la Table du Roi. Des Satyres qui sortoient du bois, leur apportoient tout ce qui étoit nécessaire pour le service.

On avoit à peine joui quelques momens de cet agréable coup-

d'œil, qu'on vit ſucceſſivement paroître pendant la durée de ce Feſtin, différentes troupes de Danſeurs & de Danſeuſes repréſentant les habitans des Provinces voiſines, qui danſerent, les uns après les autres, les Danſes qui leur étoient propres, avec les inſtrumens & les habits de leur pays.

Le Feſtin fini, les Tables diſparurent : des Amphithéâtres de verdure, & un Parquet de gazon furent mis en place, comme par magie : le Bal de cérémonie commença ; & la Cour s'y diſtingua par la noble gravité des Danſes ſérieuſes, qui étoient alors le fond unique de ces pompeuſes Aſſemblées.

Ces ſortes d'embelliſſemens aux Bals de céremonie, leur ont donné quelquefois un ton de galan-

terie & d'eſprit, qui a pû leur ôter l'uniformité languiſſante qui leur eſt propre.

Ceux de Louis XIV. furent magnifiques. Ils ſe reſſentoient de cet air de grandeur qu'il imprimoit à tout ce qu'il ordonnoit; mais il ne fut pas en ſon pouvoir de les ſauver de la monotonie. Il ſemble que la dignité ſoit incompatible avec cette douce liberté, qui ſeule fait naître, entretient & ſçait varier le plaiſir. En liſant la Deſcription, que je vais copier ici *, du Bal que donna Louis XIV. pour le Mariage de M. le Duc de Bourgogne, on peut croire avoir vû la Deſcription de tous les autres.

» On partagea, (dit l'Hiſto-
» rien que je ne fais que tranſ-
» crire) en trois parties égales, la

* Bonnet Hiſt. de la Danſe.

» Gallerie de Verſailles, par deux
» Baluſtrades dorées de quatre
» pieds de hauteur. La partie du
» milieu faiſoit le centre du Bal.
» On y avoit placé une Eſtrade de
» deux marches, couverte des
» plus beaux tapis des Gobelins,
» ſur laquelle on rangea dans le
» fond des Fauteuils de velours
» cramoiſi, garnis de grandes
» crépines d'or. C'eſt-là que fu-
» rent placés le Roi, le Roi & la
» Reine d'Angleterre, Madame
» la Ducheſſe de Bourgogne, les
» Princes & les Princeſſes du
» Sang.

» Les trois autres côtés étoient
» bordés au premier rang, de
» Fauteuils fort riches pour les
» Ambaſſadeurs, les Princes & les
» Princeſſes étrangeres, les Ducs,
» les Ducheſſes & les grands Of-
» ficiers de la Couronne. D'au-

» tres rangs de Chaises derriere » ces Fauteuils étoient remplis » par des personnes de considé- » ration de la Cour & de la Ville.

» A droite & à gauche du cen- » tre du Bal étoient des Amphi- » théâtres occupés par la foule » des Spectateurs ; mais pour évi- » ter la confusion, on n'entroit » que par un Moulinet, l'un après » l'autre.

» Il y avoit encore un petit » Amphithéâtre séparé, où étoient » placés les vingt-quatre Violons » du Roi avec six Hautbois & six » Flutes douces.

» Toute la Gallerie étoit illu- » minée par de grands Lustres de » cristal & quantité de Girando- » les garnies de grosses Bougies. » Le Roi avoit fait prier par Bil- » lets tout ce qu'il y a de person- » nes les plus distinguées de l'un

» & de l'autre ſexe de la Cour &
» de la Ville, avec ordre de ne
» paroître au Bal qu'en habits des
» plus propres & des plus riches;
» de ſorte que les moindres ha-
» bits d'hommes coutoient juſ-
» qu'à trois à quatre cens piſto-
» les. Les uns étoient de velours
» brodé d'or & d'argent, & dou-
» blés d'un brocard qui coutoit
» juſqu'à cinquante écus l'aune :
» d'autres étoient vêtus de drap
» d'or ou d'argent. Les Dames
» n'étoient pas moins parées :
» l'éclat de leur pierreries faiſoit
» aux lumieres un effet admira-
» ble.

» Comme j'étois appuyé (con-
» tinue l'Auteur que je copie) ſur
» une Baluſtrade vis-à-vis l'Eſtra-
» de où étoit placé le Roi. Je
» comptai que cette magnifique
» Aſſemblée pouvoit être compo-

» ſée de ſept à huit cens perſon-
» nes, dont les différentes paru-
» res formoient un Spectacle di-
» gne d'admiration.

» M. & Madame de Bourgogne
» ouvrirent le Bal par une Cou-
» rante, enſuite Madame de Bour-
» gogne prit le Roi d'Angleterre,
» lui la Reine d'Angleterre, elle
» le Roi, qui prit Madame de
» Bourgogne; elle prit Monſei-
» gneur, il prit Madame qui prit
» M. le Duc de Berri. Ainſi ſuc-
» ceſſivement tous les Princes &
» les Princeſſes du Sang danſerent
» chacun ſelon ſon rang.

» M. le Duc de Chartres au-
» jourd'hui Régent y danſa un
» Menuet & une Sarabande de ſi
» bonne grace * avec Madame la
» Princeſſe de Conti, qu'ils s'at-

* Bonnet lui avoit dédié ſon Hiſtoire de la Danſe, de laquelle ceci eſt pris.

» tirerent l'admiration de toute
» la Cour

» Comme les Princes & les
» Princesses du Sang étoient en
» grand nombre, cette premiere
» cérémonie fut assez longue, pour
» que le Bal fit une pause, pen-
» dant laquelle des Suisses précé-
» dés des premiers Officiers de la
» bouche apporterent six Tables
» ambulatoires superbement ser-
» vies en ambigus, avec des Buf-
» fets chargés de toutes sortes de
» rafraîchissemens, qui furent
» placés dans le milieu du Bal,
» où chacun eut la liberté d'aller
» manger & boire à discrétion
» pendant une demi-heure.

» Outre ces Tables àmbulan-
» tes, il y avoit une grande Cham-
» bre à côté de la Gallerie qui étoit
» garnie sur des gradins d'une in-
» finité de Bassins remplis de tout

» ce qu'on peut s'imaginer, pour » composer une superbe collation » dressée d'une propreté enchan- » tée. Monsieur, & plusieurs Da- » mes & Seigneurs de la Cour » vinrent voir ces appareils & s'y » raffraîchir pendant la pause du » Bal. Je les suivis aussi. Ils pri- » rent seulement quelques Gre- » nades, Citrons, Oranges & » quelques confitures séches; mais » sitôt qu'ils furent sortis tout fut » abandonné à la discrétion du » Public, & tout cet appareil fut » pillé en moins d'un demi-quart- » d'heure, pour ne pas dire dans » un moment.

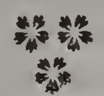
» Il y avoit dans une autre » Chambre deux grands Buffets » garnis, l'un de toutes sortes de » Vins, & l'autre de toutes sortes » de Liqueurs & d'Eau raffraî- » chissantes. Les Buffets étoient

» ſéparés par des Baluſtrades, & » en dedans une infinité d'Offi- » ciers du Gobelet avoient le ſoin » de donner, à qui en vouloit, » tout ce qu'on leur demandoit » pour raffraîchiſſemens, pendant » tout le tems du Bal qui dura » toute la nuit. Le Roi en ſortit » à onze heures avec le Roi d'An- » gleterre, la Reine & les Prin- » ces du Sang pour aller ſouper. » Pendant tout le tems qu'il y fut » on ne danſa que des Danſes » *graves & ſérieuſes*, où la bonne » grace & la nobleſſe de la Danſe » parurent dans tout ſon luſtre.

A cette gravité ſi l'on ajoûte les embarras du cérémonial, la froide répétition des mêmes Danſes; les régles rigides établies pour le maintien de l'ordre de ces ſortes d'Aſſemblées, le ſilence, la contrainte, l'inaction de tout ce qui

ne danſe pas ; on trouvera que le Bal de cérémonie, eſt de tous les moyens de ſe réjouir, celui qui eſt le plus propre à ennuyer.

Il eſt cependant arrivé ſouvent que la biſarrerie des circonſtances l'a rendu le plaiſir à la mode, au point qu'un Menuet danſé avec grace étoit ſeul capable de faire une grande réputation. Dom Juan d'Autriche Vice-Roi des Pays-bas, partit exprès en poſte de Bruxelles & vint à Paris *incognito*, pour voir danſer à un bal de cérémonie Marguerite de Valois, qui paſſoit pour la meilleure danſeuſe de l'Europe.



CHAPITRE V.

Des Bals Maſqués.

ON s'ennuyoit à Rome dans les Bals de cérémonie, & on s'amuſoit dans la célébration des Fêtes Saturnales ſous mille déguiſemens différens. Le goût pour le plaiſir fit bientôt un ſeul de ces deux genres. On garda les Bals ſérieux pour les occaſions de grande repréſentation, & on donna des Bals maſqués dans les circonſtances où l'on voulut rire.

Les avantures que le Maſque ſervoit, ou faiſoit naître, les caractères divers de Danſe qu'il donnoit occaſion d'imaginer, l'amuſement des préparatifs, le charme de l'exécution, les équivoques

badines auſquelles *l'incognito* donnoit lieu, firent & devoient faire le ſuccès de cet amuſement, qui tient autant à l'eſprit qu'à la joie. Il a été extrêmement à la mode pendant près de deux cens ans, on a ſur-tout donné des Bals maſqués magnifiques durant le régne de Louis XIV. mais les Bals publics, dont je parlerai bientôt, firent tomber tous les autres pendant la Régence, & la mode des premiers n'eſt pas encore revenue.

Les Grecs n'ont point eu ce genre, il ſemble entierement appartenir aux Romains. Mais ces derniers l'ont connu fort tard, & il paroît ſurprenant que les Maſques en uſage aux Théâtres des uns & des autres n'en ayent pas plutôt donné l'idée.

La Danſe ſimple eſt le fond du

Bal maſqué, auſſi bien que des Bals de parade. On l'y employe ſans action ; mais on lui a donné preſque toujours un caractère.

Parmi les moyens d'amuſement ſans nombre que ce genre procure, il a des inconvéniens & il a cauſé des malheurs.

Néron maſqué indécemment couroit les ruës de Rome pendant les nuits, tournoit en ridicule la gravité des Sénateurs, & déshonoroit ſans ſcrupule les plus honnêtes femmes de Rome.

Dans un Bal Maſqué que la Ducheſſe de Berry donna aux Gobelins le 29. Janvier 1393. le Roi Charles VI. qui y étoit venu maſqué en Sauvage, faillit à être brûlé vif par l'imprudente curioſité du Duc d'Orléans. Le Comte de Jouy & le Bâtard de Foix y périrent, le jeune Nantouillet ne ſe

ſe ſauva qu'en ſe plongeant dans une cuve pleine d'eau, qu'un heureux haſard lui fit rencontrer.

Mais les régles qu'on a établies pour maintenir l'ordre, la paix & la sûreté dans ces ſortes de plaiſirs, en a banni preſque tous les dangers, & un peu de prudence dans le choix des Maſcarades peut aiſément en prévenir tous les malheurs.

CHAPITRE VI.

Des Maſcarades.

TRois eſpéces de divertiſſemens aſſez différens les uns des autres, ont été connus ſous le nom de Maſcarade.

Le premier & le plus ancien étoit formé de quatre, huit,

douze & jusqu'à seize personnes, qui après être convenues d'un ou de plusieurs déguisemens, s'arrangeoient deux à deux ou quatre à quatre, & entrcient ainsi masqués dans le Bal. Telle fut la Mascarade en Sauvage du Roi Charles VI. & celle des Sorciers du Roi Henri IV. Les Masques n'étoient assujettis à aucune loi, & il leur étoit permis de faire jouer les airs qu'ils vouloient danser, pour répondre au caractère du déguisement qu'ils avoient choisi.

La seconde espece étoit une composition réguliere. On prenoit un sujet ou de la Fable ou de l'Histoire. On formoit deux ou trois Quadrilles qui s'arrangeoient sur les caractères ou sujets choisis, & qui dansoient sous ce déguisement les airs qui étoient rélatifs

à leur personnage. On joignoit à cette Danse quelques Récits qui en donnoient les explications nécessaires. Jodelle, Passerât, Baïf, Ronsard, Benserade, signalerent leurs talens en France dans ce genre, qui n'est qu'un abrégé des grands Ballets, & qui me paroît avoir pris naissance à notre Cour.

Il y en a une troisiéme, qu'on imagina en 1675. qui tenoit aussi du grand Ballet, & qui, en allongeant la Mascarade déja connue, ne fit autre chose que d'en changer l'objet principal en substituant mal-adroitement le Chant à la Danse. Cette espece de composition Théâtrale retint tous les vices des autres, & n'étoit susceptible d'aucun de leurs agrémens. Tel est le Carnaval mauvais Opéra formé des Entrées de la Mascarade du même nom, com-

posée par Benserade en 1668. que Lully augmenta de Récits en 1675. & qui réussit à son Théâtre, parceque tout ce qu'il donnoit alors au Public étoit reçû avec enthousiasme.

C'est sur-tout à la Cour que la Mascarade a été fort en usage. Ce n'étoit qu'un petit genre ; mais il exigeoit de l'esprit, de la galanterie & du goût. Il n'en est point avec ces parties qui ne soit digne d'éloges, & qui ne mérite de trouver place dans l'Histoire des Arts.

Les Mascarades que les Rois Charles IX. Henri III. Henri IV. & Louis XIII. ont dansées sont sans nombre. On en fit une chez le Cardinal Mazarin le 2. Janvier 1655. dont étoit Louis XIV. C'est la premiere que le Roi ait dansée. Le Carnaval de Bense-

rade, qu'on exécuta le 18. Janvier 1668. fut la derniere, où ce Monarque Pere des Arts prit le Masque. Il n'avoit pas encore trente ans.

CHAPITRE VII.

Des Bals publics.

LE nombre multiplié des Bals masqués pendant le regne de Louis XIV. avoit mis au commencement de ce siécle cet amusement à la mode. Les Princes faisoient gloire de suivre l'exemple qu'avoit donné le Souverain. On vit au Palais-Royal & à Sceaux des Bals masqués où régnerent le goût, l'invention, la liberté, l'opulence. L'Electeur de Baviere, le Prince Emanuel de

Portugal vinrent alors en France, & ils prirent le ton qu'ils trouverent établi. L'un donna les plus belles Fêtes à Surenne, l'autre à l'Hôtel de Brétonvilliers. Une profusion extraordinaire de rafraîchissemens, les Illuminations les plus brillantes, & la liberté la moins contrainte firent l'ornement des Bals masqués qu'ils donnerent. Le Public en jouit; mais les Particuliers effrayés de la somptuosité que tous ces Princes avoient répandue dans ces Fêtes superbes, n'oserent plus se procurer dans leurs maisons de semblables amusemens. Ils voyoient une trop grande distance entre ce que Paris venoit d'admirer, & ce que leur fortune ou la bienséance leur permettoit de faire.

C'est dans ces circonstances que M. le Régent fit un etablissement,

qui sembloit favorable au progrès de la Danse, & qui lui fut cependant très-funeste. Par une Ordonnance du 31. Décembre 1715. les Bals publics furent permis trois fois la Semaine dans la salle de l'Opéra. Les Directeurs firent faire une Machine *, avec laquelle on élevoit le Parterre & l'Orchestre au niveau du Théâtre. La Salle fut ornée de Lustres, d'un Cabinet de glaces dans le fond, de deux Orchestres aux deux bouts & d'un Buffet de raffraîchissemens dans le milieu. La nouveauté de ce spectacle, la commodité de jouïr de tous les plaisirs du Bal sans soins, sans préparatifs, sans dépense, donnérent à cet établissement un tel succès, que dans un excès d'indulgence, que j'ai vû durer encore,

* Elle fut inventée par un Moine.

on pouſſa l'enthouſiaſme juſqu'à trouver la ſalle belle, commode, & digne en tout du goût, de l'invention & de la magnificence Françoiſe.

Bientôt après les Comédiens obtinrent en faveur de leur Théâtre une pareille permiſſion. Leur peu de ſuccès les rebuta; leurs Bals ceſſerent, & l'Opéra depuis a joui ſeul de ce privilége. Mais la Danſe qui fut l'objet, ou le prétexte de ces Bals publics, bien loin d'y gagner pour le progrès de l'Art, y a au contraire tout perdu. Je ne parle ici que de la Danſe ſimple, telle que les gens du monde l'apprennent & l'exercent. Les Bals étoient une eſpece de Théâtre pour eux où il leur étoit glorieux de faire briller leur adreſſe. Ceux de l'Opéra ont fait tomber tous ceux des Particuliers,

& on ſçait qu'il n'eſt plus du bon air d'y danſer. Les deux côtés de la ſalle ſont occupés par quelques Maſques obſcurs, qui ſuivent les airs que l'Orcheſtre joue. Tout le reſte, ſe heurte, ſe mêle, ſe pouſſe. Ce ſont les Saturnales de Rome qu'on renouvelle, ou le Carnaval de Veniſe qu'on copie.

Que de reſſources cependant ne ſeroit-il pas aiſé de trouver dans un établiſſement de cette eſpece, & pour le progrès de la Danſe & pour l'amuſement du Public! Avec un peu de ſoin, une imagination médiocre, & quelque goût, on rendroit ce Spectacle le fonds & la reſſource la plus ſûre de l'Opéra, une école délicieuſe de Danſe pour notre jeune Nobleſſe, & un objet d'admiration conſtante pour cette foule d'Etrangers, qui cherchent en

vain dans l'état où ils le voyent, le charme qui nous le fait trouver si agréable.

On peut mettre au nombre des Bals publics ceux que la Ville de Paris à donnés dans les occasions éclatantes, pour signaler son zéle & son amour pour nos Rois ou pour célébrer les événemens glorieux à la France.

Dans ces circonstances les Illuminations ; les Festins, les Feux d'artifice, & les Bals ont été presque toujours la tablature qu'on a suivie. On ne s'en est écarté que lorsque l'Hôtel de Ville a été gouverné par quelqu'un de ces hommes rares dont ses fastes s'honorent.

Lorsque les Suisses furent sur le point de venir en France, pendant le régne de Henri IV. pour renouveller leur Alliance, le Pré-

vôt des Marchands & les Echevins, qui dans cette occasion sont dans l'usage de les recevoir à l'Hôtel de Ville & de les y régaler, trouverent sous leur main l'ancienne Rubrique, & en conséquence ils déliberent un Festin, & un Bal.

Mais ils étoient sans fonds & ils demanderent à Henri IV. pour fournir à cette dépense la permission de mettre un Impôt sur les Robinets des Fontaines. *Cherchez quelque autre moyen*, leur répondit ce bon Prince, *qui ne soit point à charge à mon Peuple, pour bien régaler mes Alliés. Allez Messieurs*, continua-t-il, *il n'appartient qu'à Dieu de changer l'eau en vin.*

Feu M. Turgot auroit fait l'équivalent d'un pareil miracle, sans surcharger le Peuple, & sans im-

portuner le Roi. Ce Magiſtrat que la poſtérité, pour l'honneur de notre ſiécle, mettra de niveau avec les hommes les plus célébres du ſiécle de Louis XIV. *, ſçut bien changer une cour irrégulie-re, en une ſalle de Bal la plus magnifique qu'on eut vûe encore en Europe, & un édifice gothi-que, en un Palais des Fées. Tout proſpere, tout s'embellit, tout devient admirable ſous la main vivifiante d'un homme de génie.

* Lors du Mariage de Madame Infante, *que pourroit-il faire*, diſoit-on, *pour le Mariage d'un Dauphin?* Il falloit en juger par ce qu'il fit alors.

Fin du ſecond Tome.



TABLE DES MATIERES

DU II. TOME.

A

B.

C.

E.

H.

I.

L.

M.

N

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table des Matieres du Tome second.

ERRATA

DU TOME SECOND.

Page 6. *lig.* 20. des deux, *lisez* des deux.
Page 109. *lig.* 5. d'émouvoir, *effacez le* d'





